

A. N. MONTPETIT

L'AMIANTE

C'EST LE MILLION

LÉVIS
MERCIER & CIE., LIBRAIRES-IMPRIMEURS
1884

A. N. MONTPETIT

L'AMIANTE

C'EST LE MILLION

LÉVIS
MERCIER & CIE., LIBRAIRES-IMPRIMEURS
1884

L'AMIANTE! C'EST LE MILLION!

1

De l'amiante du Canada.

Au cours des deux dernières années, 1882 et 1883, j'ai publié dans des journaux de Québec et de Montréal, divers articles sur l'amiante, autrement appelée la chrysotile du Canada, qui m'ont valu un nombre considérable de lettres en demande d'informations détaillées sur ce minéral étrange, et spécialement, sur la position géographique, l'étendue et la richesse des gisements des cantons de Thetford, Colraine et Irlande. Jusqu'ici, j'ai fait de mon mieux pour faire honneur à cette correspondance, qui me venait des quatre vents, tant d'Europe que d'Amérique,—mais craignant de n'y pouvoir suffire à l'avenir, je réunis dans cette brochure les renseignements les plus désirables, les meilleurs et les plus authentiques que je puisse donner. La presse complaisante sera désormais mon humble secrétaire.—Au lieu d'une lettre j'adresserai cette étude aux chercheurs, curieux et spéculateurs à divers titres, qui vien-

nent parfois me relancer jusqu'au fond des bois. Ils en sauront d'avantage, et j'en aurai moins de de mal. La lumière électrique de la presse économisera l'huile de ma lampe.

***

Dans le *Génie Civil* de Paris, du mois de septembre dernier,—je lisais la description suivante de notre minéral. Ce journal fait autorité dans le monde des savants :

" La chrysotile du Canada n'est pas comme
" l'amiante ordinaire formée d'un paquet de fils
" d'un blanc verdâtre et remplissant des cavités
" irrégulières : c'est une véritable pierre, d'une
" densité comprise entre 2 et 3, qui se trouve
" en couches de 3 à 10 centimètres d'épaisseur.
" Cette pierre possède la propriété de se ré-
" duire en fibres perpendiculairement à sa lon-
" gueur, sous un effort très faible : ces fibres
" transversales sont plus résistantes et beaucoup
" plus faciles à filer, à tisser et à feutrer que
" l'amiante ordinaire "

Sur le marché de Liverpool, l'amiante d'Europe figure en étoupe sous le nom d'*Asbestos flocks ;* la chrysotile du Canada s'y montre en pierre — *canadian rock* — et nonobstant son état brut, ce dernier produit est coté à 8 et 900 francs la tonne, pendant que le premier n'obtient que de 5 à 600 francs.

Aux Etats-Unis, le prix de l'*asbeste canadien* varie de cent à cent-cinquante dollars la tonne, suivant la qualité—tandis que sur les marchés de Québec il n'est encore que de $60-$80-$100 au plus.

Le mineur canadien dans son langage imagé appelle la chrysotile, *de la pierre à coton.*

***

Afin de ne surprendre personne par des avancés qui pourraient autrement paraître exagérés, j'ai appelé à mon aide le témoignage du Dr Reed, le plus grand chercheur de mines d'amiante des Cantons de l'Est.

Le Dr Reed est un spécialiste doublé d'un spéculateur et d'un savant. Déjà, il a réalisé une fort jolie fortune dans l'exploitation des mines, et ses études confirmées par des explorations sur le terrain prêtent à sa parole une autorité d'une valeur irrécusable. Quoiqu'Anglais d'origine, le galant docteur parle et écrit facilement le français. Vous pouvez en juger en lisant ses réponses aux questions que je lui ai posées—en octobre dernier—et que je reproduis textuellement :

QUESTIONS posées à M. le Dr Reed et RÉPONSES du Docteur à ces questions.

Q.—Qui a découvert l'amiante dans les Cantons de l'Est ? à quelle date et en quel droit cette découverte a-t-elle été faite ?

R.—C'est à Joseph Fecteau, colon de l'Irlande, qu'on doit la découverte de l'amiante, dans les Cantons de l'Est. A l'automne de l'année 1877, il en ramassa le premier échantillon, sur le lot 17 du 1er Rang de Thetford.

Q.—Par qui l'exploitatien de l'amiante fut-elle premièrement tentée dans ces Cantons, à quelle date et avec quel succès ?

R.—L'amiante a d'abord été exploitée, dans Thetford, par M. M. Robert Grant Ward, John

Johnston, Andrew Johnston et l'Hon. Geo. Irvine. Ils ouvrirent leur première mine, au printemps de 1878—et les bénéfices réalisés furent de cent pour cent.

Q—Combien coûte l'ouverture d'une mine ? Combien d'hommes y faut-il ? Le salaire moyen des hommes et des enfants employés à *cobber* ou dégager le minéral de sa gangue ?

R—Le coût de l'ouverture d'une mine varie, suivant sa position, les frais de transport et d'installation. Dans des conditions faciles ou ordinaires, il peut être évalué à cinquante dollars.

On ne saurait ouvrir à moins de dix mains.

Le salaire est de *un dollar*, pour les hommes et de quarante à cinquante centins, pour les enfants, par jour.

Q.—Dans les cantons de l'Est, combien y a-t-il de mines d'amiante en opération ? Ont-elles toutes rapporté profit ?

R.—Il n'y a que huit mines actuellement ouvertes et en opération ; sur les huit, une seule n'a pas rapporté de bénéfices.

Q.—Quelles ont été les mines les plus profitables jusqu'à ce jour ?

R,—Les mines de Johnston, Irvine & Co., de King Brothers, de Boston Packing & Co., de James Reed et de L. A. Senécal.

Q.—Quelles mines offrent le plus de chances de succès pour l'avenir, et pourquoi ?

R.—Les mines de Colraine sont celles qui promettent le plus, pour l'avenir, parce qu'elles sont aussi riches que les mines voisines, et qu'elles sont dix fois plus considérables, ayant une vaste étendue en surface et occupant une

masse énorme en hauteur ; c'est une région de montagnes de quatre à six cents pieds d'élévation.

Q.—L'industrie en rapport avec ce minéral fait-elle des progrès ?

R.—Elle fait des progrès sérieux : les demandes augmentent de jour en jour, et les prix montent dans la même proportion ?

Q.—Quel est le plus sûr moyen de hâter le développement de cette industrie ?

R—Il faudrait établir des manufactures sur le terrain des mines, afin d'y garder nos ouvriers et de les former, de sauver les frais de transport de la matière brute et d'utiliser en même temps que le produit net, une grande partie des déchets.

Il est d'urgence qu'on ait de bons chemins de communication avec les mines. Le Gouvernement devrait faire sa part de ces chemins, avec la plus grande largesse.

Q.—Dans quels Cantons se trouvent les principaux gisements d'amiante ?

R.—Dans Thetford, Colraine, Broughton et Shipton.

Q.—Combien de mines avez-vous ouvertes, et à qui les avez-vous vendues ?

R.—J'ai ouvert trois mines, que j'ai vendues à des compagnies américaines.

Q.—Y a-t-il de forts capitaux engagés dans l'exploitation de ces mines ? En moyenne, quels sont les profits ?

R.—Le capital engagé est relativement faible : —ce sont des essais que l'on tente plutôt qu'une entreprise qu'on veut mener : cependant les profits sont très grands.

Q.—Quel est le prix de *revient* et le prix *de vente* du minéral ?

R.—Le prix moyen *de revient* est de $30 $40 et $50 la tonne, et le prix de vente du minéral brut varie de $60 à $80 et $100 le tonneau, donnant un profit net d'au moins cent pour cent.

Q.—Quels sont les marchés présentement ouverts à ce minérai ?

R.—Les marchés américains, anglais, français, allemands et d'Italie : mais c'est encore en Italie que l'amiante est le plus habilement traitée.

Q.—Combien de tonnes de minéral ont été extraites de nos mines et quel prix ce minéral a-t-il obtenu sur le marché ?

R.—Environ 3000 tonneaux, au prix moyen de soixante-cinq piastres le tonneau, au mélange, par bon et mauvais.

Q.—Comment peut-on distinguer l'amiante, en première, seconde et troisième qualités ?

R.—L'amiante est appréciée, d'après la longueur des fibres, la force, la couleur et la pureté du minéral.

Q.—Les mines des Cantons de l'Est récèlent-elles une grande quantité de minéral ?

R.—Les mines d'amiante des Cantons de l'Est récèlent une quantité de minéral, telle, *qu'on a droit de la considérer comme inépuisable.*

Q.—Quelles sont vos vues générales pour donner un prompt essor à l'industrie minière et manufacturière de l'amiante ?

R.—Broyer. mettre en étoupe, (flocks) fabriquer le minéral sur place—faire de bons chemins avec l'aide du gouvernement, édicter une loi courte et claire à l'interprétation, donnant

aux propriétaires de mines le droit de passer et repasser sur les propriétés voisines, en y ouvrant des chemins, sans être exposés à des procès ennuyeux, souvent interminables, soit avec les individus soit avec les municipalités : la nomination d'un inspecteur de mines, nommé et payé par le gouvernement, ayant le pouvoir de régler sommairement la question des chemins ; et de la part du gouvernement, la cession sur offre, des terrains amiantifères, à une piastre l'âcre, tels sont en somme les moyens qui me paraissent les plus propres à activer cette industrie. Avec des capitaux appliqués à l'extraction du minéral et à la fabrication en grand, soutenus par le bon vouloir du gouvernement, nous réussirons à merveille.

Je me permettrai d'ajouter, que, dans un intérêt local et de conservation, le gouvernement devrait empêcher les colons de Thetford, Broughton et Colraine, de détruire leur bois forestier, de le brûler, de le gaspiller en tas de défrichement : et même, il serait sage, à mon avis, qu'ils fussent relevés de l'obligation de défricher telle superficie de terrain pour l'obtention de *Lettres-Patentes.* Le gaspillage de bois, par les feux de broussailles, d'arrachis, de menus et même de gros corps d'arbres, pour faire de *la terre neuve*, ont causé des pertes énormes et fatalement irréparables. Le gouvernement ferait mieux encore, en annulant les licences pour coupes de bois, dans les trois cantons de Colraine, Thetford et Broughton. J'oserais dire qu'avec l'incurie actuelle, dans cinq ans d'ici, il n'y aura dans cette région pourtant encore assez bien boisée, ni bois de

commerce ni bois de construction, pas même de bois de chauffage. La question me paraît d'un intérêt grave, requérant l'attention immédiate des autorités. S'il faut absolument des plaintes à cette fin, je demande que ma déclaration, ici faite, du moment qu'elle sera publiée, soit considérée comme une plainte formelle.

Q.—Croyez-vous que l'on puisse obtenir des machines ou métiers à tisser l'amiante, de manière à la substituer à la laine, au chanvre, au lin, au coton, voire même à la soie ?

R.—Je n'hésite pas à dire, que bientôt, l'on obtiendra des machines à tisser l'amiante, de façon à la substituer à la laine, au chanvre, au coton, au lin, voire même à la soie.

L'amiante ! c'est le million !

(Signé) JAMES REED.

Reedsville, 17 octobre 1883.

II

Un souvenir et une lecon, a propos d'amiante.

Avant de traiter la question au point de vue technique, qu'il me soit permis de reposer l'attention du lecteur, par le récit de deux anecdotes que je tiens d'un vieil ami dont je n'ai jamais mis la véracité en doute. Semons quelques fleurs artificielles sur la route qui conduit aux monts chenus et sévères qui forment la turgescence amiantifère des Cantons de l'Est. Instruire en amusant, ce vieux dicton littéraire restera et réussira toujours. Il explique à lui

seul les succès des meilleurs auteurs français du jour.

***

Je me trouvais à Ottawa, il y a près de six ans, chez, M. Aumond, le majordome de la forêt canadienne, que nous nommions entre nous, (les journalistes) "*Père Aumond*" pour toutes les bontés qu'il nous témoignait. Le noble homme nous aimait vraiment du fond du cœur.

Ce jour là, je fis la connaissance de sa famille. Sans m'en douter, je receuillais des affections que je ne saurais jamais oublier.

Nous causions au bureau, de choses et d'autres, pendant que les jeunes filles et les nièces *du Père* charmaient au salon, les jeunes gens à la mode, les jolis *garçons* du temps. De la gaité, de l'entrain, du naturel aimable, un je ne sais quoi qui fait que l'esprit s'abandonne et permet à chacun de se faire valoir, d'être content de soi, tout cela arrivait ou se produisait sans effort sous le regard et les bonnes paroles des enfants du *Père Aumond*.

C'était un fier homme que le Père Aumond ! Tous ceux qui l'ont connu sont prêts à l'attester. Il est mort *jeune*, à soixante ans passés : eût-il vécu cent ans qu'il serait toujours resté *jeune*. Dans les foules il attirait les regards ; on se groupait autour de lui, on sentait en lui la force, un droit naturel au commandement ; on le suivait, on le supportait par attrait, par entraînement. Il avait des sujets comme il était roi, sans le savoir. La beauté physique éclairée de l'intelligence est partout un don merveilleux du ciel ; mais au Canada, il y a

quarante ou cinquante ans, ces attributs réunis constituaient une puissance réelle.

M. Aumond savait plaire au salon comme il savait commander dans la forêt : la main qui effeuillait des marguerites, sans en flétrir une seule feuille, faisait plier d'un geste les plus vaillants hommes du chantier. Hier, au bal du gouverneur ou du ministre, sa parole faisait fondre les cœurs ; aujourd'hui, elle écrase des géants ; son regard plein de séduction attirait, et voilà qu'on fuit devant ce même regard chargé de colère. M. Aumond était vraiment un homme !

Pour moi, je ne l'ai jamais trouvé plus homme que dans ses revers. Chez lui, il avait l'air d'un lion au repos, dans une cage dorée. Que de jolies choses, de tableaux, d'objet d'art, d'articles curieux en genres divers, on admirait dans ses appartements ? dons de reconnaissance, souvenirs d'amitié auxquels se rattachaient des noms de choix ou de haute valeur contemporaine.

“ On me croirait riche, nous disait-il, en promenant insoucieusement son regard sur ces colifichets de luxe : eh bien ! mes amis, c'est tout le contraire ; je suis pauvre ! Mes créanciers que j'ai fait riches m'ont laissé ce logis et ces bagatelles, qui n'ont de valeur que pour moi, et voilà tout ! ”

Mais se reprenant, après un moment de réflexion, avec un mouvement de plaisir et de satisfaction intimes.

“ Oh ! par exemple, j'ai mes filles, mes nièces et mes garçons ! Allons, *Jane ! Dora !* chantez-nous quelque chose !

La chanson complaisante montait de ce soupir ; les chants jaillissaient de ces larmes, purs, enlevants, magnifiques, comme des fusées lancées dans un ciel noir, d'autant plus belles que le temps est plus sombre !

Les heures passaient ainsi, sans que personne songeât à les compter Hélas ! le jour où M. Aumond est mort, la porte de la maison est restée ouverte derrière son cercueil, et les oiseaux chanteurs et enchanteurs ont déserté la cage. Où sont-ils maintenant ? Que sont-ils devenus ? Je l'ignore ; mais je prie Dieu, du meilleur de mon âme, qu'il leur prodigue une abondante pâture et leur ménage de doux nids !

Au cours de cette soirée, M. Aumond nous montra un morceau d'amiante, récemment ramassé dans les environs de Hull. Sans porter à ce mineral l'intérêt que j'y ai attaché depuis, il méritait toutefois une attention de curiosité pour ses propriétés extraordinaires et presqu'étranges.—Je fus attentif.

D'un mot à un autre, M. Aumond échappant à la science, aux études techniques et économiques, en rapport avec l'échantillon du caillou réfractaire, se laissa glisser dans le récit qui suit, comme on se laisse tomber voluptueusement dans un fauteuil après les fatigues d'une longue marche. M. Aumond racontait fort naturellement. Sensible, de nature impressionnable, il reproduisait, de récit courant, et même d'image, juste comme il le faut, les faits qui avaient frappé, soit son cœur soit son imagination.

Je crois l'entendre encore ! c'est lui qui parle.

" Il y a cinquante...... peut-être cinquante et un ou cinquante-deux ans,--un de mes oncles, un habitant de la paroisse de L...... donnait son *fricot* de famille. Il s'y trouvait joliment du monde, car mon oncle était un homme à l'aise et la famille était nombreuse.—Nous étions entre le jour de l'An et le jour des Rois : il faisait un froid de loup

Les ferrures des carrioles criaient de souffrance sur une neige de sable : les clous éclataient dans la toiture sous le marteau du froid, le poële ronflait ou plutôt rageait comme un dogue qu'on agace. Ma mère m'avait amené à cette réunion de famille, comme étant le plus jeune de chez nous, ou bien pour montrer un échantillon de sa progéniture et narguer les autres mères, de fières rivales pourtant, puisque toutes étaient *canadiennes à dix ou quinze enfants chacune.*

—Pan ! Pan ! Pan !

Trois coups précipités heurtaient vigoureusement la porte d'entrée de la maison.

" Qui ça peut-il être ! dit mon oncle ! en se levant un peu troublé, sachant tout son monde au complet.

Comme il se dirigeait vers la porte, un homme de haute taille, capuchon en tête, enveloppé dans son capot de peau de buffle, portant barbe et moustaches noirs tout glaçonnés, pénètre dans la pièce principale où nous étions réunis autour du poële, les uns fumant leur pipe les autres parlant affaires ou causant d'histoires du temps passé, pour lesquelles j'ouvrais de vraies oreilles de calèche.

Le survenant s'excuse sur le grand froid, de son irruption soudaine dans notre cercle de famille. Pas un mot de réponse. Debout, les pipes à la main, chacun le regarde du plus clair de ses yeux. Lui, sans paraître remarquer la surprise des assistants, sans lasser leur curiosité, s'adressant à mon oncle exhibe un grand sac blanc d'une étoffe épaisse et moëlleuse.

" Je conduis à Montréal, dit-il, *une dame* qui a grand froid et qui n'a pas le temps de s'arrêter en route pour se réchauffer. Me permettriez-vous de prendre quelques tisons à votre poële ?

Personne ne répondit. Mais une pelle se trouvant à la main, l'individu s'en empara (croyant sans doute la permission accordée,) ouvrit la porte du poële, plongea l'instrument dans les charbons ardents, à trois ou quatre reprises, et les engouffra dans son sac, qu'il roula tranquillement dans ses mains et plaça sous son bras. Puis, saluant à la ronde, de la façon la plus affable, il s'éloigna en nous disant " bonne nuit mes amis, et merci ! "

L'assemblée resta plongée dans la stupéfaction. Je crois entendre le cri de ma mère m'enlevant dans ses bras jusqu'au grenier. " C'est le diable ! bien sûr, c'est le diable."

La veillée fut courte, comme vous pouvez bien penser. Croyant à *un avertissement*, mon oncle, qui était bon catholique et bon canadien se rendit à confesse, le lendemain. Ceux d'entre les convives qui avaient quelque chose à se reprocher ne manquèrent pas d'en faire autant. La paroisse en fut édifiée, le bon curé s'en réjouit fort ; les maris devinrent plus complai-

sants pour leurs femmes ; quant à celles-ci, elles se contentèrent de rester les mêmes. Elles ne pouvaient faire autrement, puisqu'il est reconnu, des quatre coins de la renommée, que la femme canadienne est la meilleure femme du monde.

Cet incident que je viens de raconter devint bientôt un événement, dont on parla, à la veillée, sous frémissement, dans les paroisses d'alentour, pour ensuite tomber, à la longue, dans la légende. On en parle encore toutefois à L...... mais pour moi, j'avais presqu'oublié ce soubresaut de simplicité, dans le brouhaha des affaires et l'éloignement de la paroisse natale ; lorsqu'il y a quinze ans, ou à peu près, un de mes *foremen* (chefs d'équipe) de la Gatineau, vint me demander formellement, l'œil dans l'œil, d'ordonner le renvoi d'un homme qu'il avait sous ses ordres.

" Allons donc, lui dis-je, tu es bien libre de renvoyer qui bon te semble de tes hommes, dès qu'il ne font pas leur devoir.

—J'en conviens : seulement celui-là est le meilleur homme du chantier ; adroit, fort, soumis et même bon catholique, disant ses prières matin et soir, et qui n'a jamais un mot d'impatience.—Je ne puis prendre sur moi ....

—Alors, pourquoi veux-tu le renvoyer ?

—C'est que tous les hommes menacent de quitter le chantier, s'il y reste. Ils refusent de travailler, de manger, de loger même avec lui. Lui s'en aperçoit, car il a de l'esprit, mais lorsqu'il veut les aborder, ils refusent de causer avec lui.

—Encore ? qu'y a-t-il là-dessous ? Explique-toi mon ami !

—Il y a monsieur, pour vous dire la chose telle qu'elle est, que tout le chantier prend cet homme pour *le diable.*

—Aoh ! un chantier où le diable fait ses prières, matin et soir, est un modèle de patience et de capacité, doit avoir pour " foreman " un ange du bon Dieu, un *Saint-Michel* au moins.—Car Saint-Michel a vaincu le diable, mais il ne la pas converti. En ma qualité de propriétaire, vous " foreman " de l'un de mes chantiers, j'ai le droit de vous demander comment vous avez réussi cette thaumaturgique opération de faire un saint du diable ?

—Ne riez pas de moi, s'il vous plaît, M. Aumond ; parce que, sans être superstitieux, les faits dont il s'agit me paraissent surnaturels. Vous êtes mon supérieur, mais je n'aimerais pas à passer pour un imbécile à vos yeux. En deux mots, voici la chose !

L'homme en question est un Irlandais, né en Irlande, du nom de *Patrick Sober* et qui fait honneur à son nom. Je ne lui ai jamais vu prendre un verre de boisson forte ou d'eau de feu, qui doit être la boisson du diable.

L'étrange de sa conduite vient, de ce qu'à sa rentrée au chantier, après sa journée faite, son premier soin est de retirer ses *chaussons* et de les jeter dans le poële, d'où il les reprend, à la main, une ou deux minutes après, les secoue et se les remet aux pieds, sans qu'il y paraisse, sans que les chaussons aient roussi ou perdu un poil, et sans qu'il fasse une grimace en se

les passant dans les pieds, tout brûlants en apparence.

Ah! voilà le mal! eh bien! dis à *Patrick Sober* de venir ici!"

L'explication fut simple comme on doit penser.

Sober avait été employé, en Angleterre, dans une fabrique d'articles d'amiante. Venu au Canada, il avait recueilli, près de Hull, sans y attacher d'importance, une certaine quantité du mineral dont les propriétés incombustibles lui étaient familières.

A ses heures perdues, il s'en était filé et tricotté ces chaussettes infernales qui avaient jeté la terreur dans un de mes chantiers, à tel point que j'essayai vainement de faire entendre raison à mes hommes. Force me fut de ramener le proscrit avec moi. Je le gardai, pendant trois ans, à mon service: il m'a quitté pour épouser une *Canadienne-Française* et s'établir sur une terre dans le canton de Russell, où il réussit bien et élève *beaucoup d'enfants.* Sous ce rapport, Canadienne-Française oblige autant que noblesse.

—Mais, M. Aumond, l'Homme au Sac, plein de tisons, de charbons ardents?

—" Ah! c'est vrai, le souvenir de l'Homme au Sac m'est revenu avec les chaussettes de Sober, et voici l'explication que j'en donne: Je crois qu'une dame Anglaise munie d'une chaufferette en amiante pour se tenir les pieds chauds en voiture, chose inconnue ici, aura commissionné son cocher d'en renouveler le combustible, à la maison flamboyante où se donnait le fricot de mon oncle, et voilà tout!"

Lorsqu'il y a deux ou trois mois, au plus, je vis, pour la première fois, un morceau d'amiante, le même que voici, le souvenir de ces deux anecdotes me revint en mémoire. En l'effilochant sous mes doigts et le soumettant à la flamme qui lui prêta la couleur du feu, mais le laissa intact, je me pris à songer aux usages auxquels on pourrait employer ce minéral. Ils sont vraiment innombrables. Un jour ou l'autre, le génie humain en retirera des ressources prodigieuses.

Songe qu'il résiste à la fois à l'action de l'air, de l'eau et du feu, à celle du feu surtout, le terrible ravageur de la terre, qu'il est appelé à détruire !

Réfractaire à outrance, l'amiante sera utilisée comme doublure pour les creusets, les fournaises, les hauts-fournaux, pour le packing dans les machines. Réduite en pâte, on en fabriquera de la peinture, du papier-tenture, du carton pour les toits, du papier à écrire et à imprimer. Il restera l'encre à la fois indélébile et incombustible à découvrir. Ce doit être un jeu d'enfant pour nos chimistes. Dès lors, tous les actes publics, les documents précieux, les archives, les livres de choix sont imprimés sur papier d'amiante Plus n'est besoin de voûtes ni de coffres de sûreté. Au lieu de brûler, le feu fera l'office de nettoyeur, blanchissant la page et noircissant l'écriture ou l'imprimé. Si on réussissait à en faire des tissus. des étoffes, quelle révolution dans le commerce, l'industrie et l'économie domestique !

—Un moment, M. Aumond ; j'applaudis à à vos théories, à vos projets, mais vous raison-

nez sur un simple échantillon du poids de quelques onces. J'aime beaucoup le civet, mais pour faire un civet........

Oui ! oui! je sais qu'il faut un lièvre. C'est la question de quantité qui te préoccupe, et tu as raison mon ami. Mais je dois te dire, que par mon état de commerçant de bois, j'ai parcouru une grande partie de nos forêts, vallées et montagnes, au sud comme au nord du fleuve Saint-Laurent. Sans être minéralogiste, j'étais curieux d'observer les roches qui se trouvaient sous mes pas. En examinant le rocher de Hull où ce morceau d'amiante a été trouvé, je me suis rappelé avoir passé des montagnes, de formation absolument identique, à la Petite Nation, dans le comté de Témiscouata et dans les Cantons de l'Est, dans ces derniers cantons surtout !

Vous êtes jeunes vous autres; vous pouvez ètudier ces terrains, en faire la comparaison et vous en emparer. Je vous le conseille, à toi et à tes amis. Le lièvre que tu demandes pour ton civet, il est là ! je le sais, j'en suis sûr ! mais tu le vois, mes rhumatismes m'empêchent de le poursuivre. Allez vous autres ! tâchez de le pincer et d'en apprêter le civet, qui s'appelle *le Million*.

" Je n'y goûterai pas à ce civet, mais toi, dans l'occasion, tu sauras te souvenir du vieux levrier qui aura fait lever le lièvre.

Je m'en suis souvenu et je m'honore de cette reconnaissance, envers un homme qui voulait sincèrement le bien de son pays et qui a eu la prescience d'une de ses plus grandes richesses.

III

De la chrysotile des Cantons de l'Est. Qualite et quantite.

A première vue, on juge de la qualité de la chrysotile en pierre, (*Canadian rock*), par sa couleur jaune doré ou vert foncé, et par l'épaisseur de la veine. La couleur du mineral dépend du milieu où il gite. A la seule inspection de la roche qui lui sert de gangue, on peut dire la nuance de la chrysotile,—verte dans la serpentine noire, jaune nacré dans la serpentine grise ou vert pâle. Broyée, réduite en bourre ou en flocons, elle devient uniformément blanche et ressemble à de la ouate ou du coton.

Il sera facile à l'observateur attentif de déterminer la qualité du mineral, par ces couleurs attestant de sa pureté et de l'absence de corps étrangers. L'épaisseur d'une veine ne prouve pas toujours la longueur des fibres. Souvent, les veines de trois à quatre pouces, qui sont les plus fortes que j'aie vues, à Thetford comme à Colraine sont cloisonnées ou séparées à angle droit de la longueur des fibres par de minces couches de serpentine ou par une solution de continuité qu'indique une ligne irrégulière presqu'imperceptible mais que le praticien découvre aisément. Sous l'action des pilons ou du marteau, ces grosses veines se divisent en deux ou trois bouts, de diverses longueurs. Elles ne sont pas plus à dédaigner pour cela, si elles sont pures et saines. Les filons d'un pouce à un pouce et demi surpris à

une certaine profondeur, dans une roche compacte, sont généralement formés de fibres continues sans intersections. On doit leur donner la préférence, et ce sont précisément ceux-là qui se rencontrent le plus fréquemment dans les mines des cantons de l'Est.

Pour apprécier à sa juste valeur le produit d'une mine, il faut se rendre sur le terrain et se fier aux explications d'hommes d'expérience. Les échantillons qu'on vous montre peuvent être vrais d'origine ou si vous voulez provenir de tel ou tel endroit désigné, mais à quel profondeur ont-ils été recueillis et quelle est la nature, la disposition et la masse de la roche, voilà ce qu'il importe de savoir et qu'on ne peut étudier que sur place.

Ainsi, les mines de Thetford, exploitées depuis quatre ans, et qui rapportent d'énormes profits ont été entamées dans un rocher nu, dépouillé de toute végétation et même de terre végétale et de mousses. Les veines de surface sont presque pures et saines parce qu'elles n'ont pu être altérées par le contact de corps étrangers. Cependant, les veines productives se trouvent au cœur de la roche, comme l'amande d'une noix sous l'écorce.

A Colraine, les mines ouvertes jusqu'ici diffèrent quelque peu de celles de Thetford, surtout pour certaines grosses veines, placées dans des conditions particulières. On a du ouvrir les mines en profondeur, au lieu de les frapper en flanc comme à Thetford, ce qui fait qu'on en est encore qu'à l'écorce ou à la croûte. Il a fallu enlever une couche assez épaisse de terre végétale mêlée d'oxyde de fer et de matières

talqueuses ou crétacées dont les grosses veines plongeantes paraissent fortement imprégnées.

Ces mines ne sont encore creusées qu'à dix ou douze pieds de profondeur moyenne, en sorte qu'il y a lieu de dire que la croûte n'est pas tout à fait rompue, si l'on songe que la montagne a été attaquée à son sommet, et qu'à sa base, à six cents pieds plus bas, sur les bords du lac Noir, on retrouve les mêmes indices de la présence du minéral et que selon toutes probabilités cette masse de serpentine a ses assises, à des centaines de pieds au dessous de la surface des eaux du lac.

Au mois de novembre dernier, j'ai ramassé dans la mine "*Amélie*" un bon nombre d'échantillons curieux qui sont des embryons ou des modifications de la chrysotile. La forme est bien la même, mais la couleur est toute autre ; dans les uns, c'est le vert qui domine, d'autres sont d'un gris sale ; il en est de blancs crétacés, plusieurs veines sont ocrées ou pénétrées d'oxyde de fer. Ces dernières, une fois parvenues à l'état parfait de chrysotile ont été profondément altérées et effilandrées par une action chimique quelconque. J'ai observé que ces veines de forte épaisseur tombaient d'à pic dans la profondeur du roc serpentineux.—Les fortes veines sont de séparation facile d'avec leur gangue — ordinairement de serpentine jaune sale ou vert pâle, moins compacte, à grains moins serrés que la serpentine brune ou noire.

Sous le coup de la mine, ces grosses veines tombent par galettes, de vingt, trente et même cinquante livres : les filons plus minces ont

besoin d'être désagrégés par le marteau. Il en est même, et en quantité importante, qui restent dans les moëllons, et sont charroyés aux déchets, faute de pilons et de cardes pour les distraire et les ramasser en flocons. Or, les gros filons tombant verticalement, par leur défaut d'adhérence à la roche matrice, par leur densité comparativement moindre, laissent pénétrer plus facilement les matières corrosives contenues dans les couches terreuses de surface et détrempées par les neiges et par les pluies. Elles trouvent jour de s'infiltrer entre la gangue et le minéral, pour de là saturer toute la veine et réduire ainsi, petit à petit, avec l'aide des âges. un minéral pur en un minéral hétéroclite qui a nom, bois ou copeaux de montagne, cuir, liège et autres, de désignation conventionnelle, sur l'apparence qu'il offre au regard et sa ressemblance avec les articles sus-nommés. J'ai vu là une veine *de bois de montagne*, mesurant plus de quinze pouces d'épaisseur, que je crois avoir été jadis non pas de la chrysotile mais de véritable amiante, mainteuant dégénérée.

Tout à côté se montrait une veine de chrysotile rongée de rouille, de plus de quatre pouces d'épaisseur, qui pour avoir perdu de sa densité se dégageait encore par fibres et portait de ci de là quelque chose de son éclat nacré, quelques rayons de sa splendeur première.

Je ne doute pas, que plus avant, ces veines se retrouveront fermes, saines et pures ; et peut-être encore plus épaisses qu'elles ne le sont à la surface. Mais la mine étant entreprise sur une longueur de 150 pieds, par une

largeur de cinquante à soixante et toute croisée de filons généreux, il faut bien la descendre uniformément sur toute cette superficie. Au cours des travaux de l'année prochaine, il y a lieu de croire que la croûte sera enlevée, et le mineral touché dans toute sa beauté, son éclat et sa valeur—pour se conserver tel jusqu'à épuisement, ce qui prendra des siècles et des siècles encore.

Cette partie des montagnes de Colraine, et aussi les terrains avoisinants, par le nord-est, propriété du Dr Reed sont de même formation que le mamelon de Thetford dont les entrailles déchirées enfantent *la fortune*, que ses propriétaires ne traitent pas en enfant abandonnée comme vous pouvez bien le croire.

Aux derniers jours de l'automne dernier, M. Chs. Lionnais, de Montréal, a retenu une mine, au nord-est de l'*Eureka* et de l'*Amélie*, sur des indices des plus engageants. Le rocher y est en pente, et permet une attaque de base ou de flanc comme dans le cabouron de Thetford. Au lieu de creuser des puits on pourra y ouvrir des galeries. Les travaux de M. Lionnais vont grand train, et son énergie, son activité, son entente des affaires vont lui faire pousser hardiment l'entreprise, dès les premiers jours du printemps. On connaîtra bientôt, dans le monde entier, une mine devenue célèbre sous le nom de *Bonanza* : ce sera la mine de M. Lionnais, située dans les limites de Colraine, mais touchant aux terrains de M. Reed, dans le canton de Thetford.

Le grand nombre des veines dans Colraine sont d'excellente qualité, et si j'ai signalé l'infé-

riorité apparente de quelques unes, c'est afin d'éviter les préjugés que leur aspect pourrait faire naître,—c'est aussi pour vous convaincre que pour bien connaître une mine, il faut aller la visiter, la *prospecter*, et non la juger sur un simple échantillon. Pour deux veines avariées, vous en trouverez mille de première qualité dans la mine *Amélie* qu'exploite M. Sénécal. Du reste, vous n'aurez qu'à aller examiner les centaines de tonneaux qu'il a remisés, à part ceux qu'il a déjà expédiés en Europe et aux Etats-Unis, pour revenir édifiés au possible, sur l'immense valeur des terrains miniers qu'il détient par un bail de vingt-cinq ans, passé avec la compagnie minière de Colraine.

Hors cela, qu'il soit bien connu, que s'il y a du lin fin, dans les mines de Thetford, il s'y trouve aussi de l'étoupe—un peu moins peut-être qu'à Colraine, mais on y en trouve. Seulement, on sait l'utiliser pour la fabrication de la peinture,—dans les usines de Boston, tandis qu'à Colraine, on roule dédaigneusement sous les pieds ce produit inférieur, qui rapporterait pourtant de gros profits s'il avait un écoulement assuré. Car le bois, le carton, le liége de montagne, et toutes les amphiboles partagent les propriétés réfractaires de l'amiante et de la chrysotile. Il ne nous manque pour les appliquer à bon escient, que des manufactures, ou si vous aimez mieux, le dernier mot, que des capitaux pour créer ces manufactures.

Des capitaux ? nous en avons à plein, mais ils sont routiniers à l'extrême. La fortune les conduit en souriant vers les chemins de fer, vers le commerce de cuirs ou de chaussures,

vers les manufactures de coton, vers les spéculations de Bourse, et coûte que coûte, ils ne veulent plus sortir de ces sentiers battus. Je consens bien à ce qu'ils fécondent ces industries, je consens bien à ce que le génie des affaires fasse arriver les Canadiens jusqu'au foyer tourmenté et dangereux de la Bourse; mais je leur demande d'ouvrir les yeux sur la situation, plutôt que de les fixer sur un seul point de la route en suivant à la file, comme ils le font, toujours la même étoile que leur a montrée la fortune, au départ. Qu'ils regardent un peu autour d'eux, qu'ils étudient le terrain. Ils y trouveront peut-être un jour, un refuge contre les revers. Tant sont déjà partis pleins de gaiété à la suite de la fortune qui sont revenus pleurant sous le fouet de la ruine !

Surtout, si l'on ne veut rien risquer dans une tentative nouvelle, qu'au moins on ne décourage pas les capitaux étrangers de venir la tenter. Par grâce ! qn'on cesse de crier " au voleur " ! lorsque des hommes entreprenants, convaincus, vont chercher en Europe ou ailleurs le levier d'or qui leur manque ici pour soulever la dalle qui donne accès à nos mines d'amiante, souterrains mystérieux où la main de Dieu a entassé *des millions*.

***

Mais avant de m'adresser aux capitalistes, il me faut convaincre les hommes d'affaires. Etant établi que la qualité de la chrysotile dans Colraine et Thetford ne laisse rien à désirer, qu'elle tient le premier rang dans l'espèce, il me reste à prouver l'une des assertions princi-

cipales du Dr Reed, à savoir "*que la quantité de chrysotile que recèlent les mines des Cantons de l'Est peut être considérée comme inépuisable.*"

Nous voici en face du chiffre, une force avec laquelle il faut toujours et nécessairement compter. Sans le chiffre, plus de commerce, plus d'industrie, plus d'études économiques, plus de diplomatie, plus de politique. C'est par le chiffre que s'établissent les relations internationales et sociales, par le chiffre que s'affirment la grandeur des peuples et l'importance des individus. Réduits à mesurer les hommes par leur fortune il nous faut bien nous incliner devant le chiffre. N'est-il pas la base du trône du *roi million*, auquel les anciens rois rendent hommage? Si vous voulez vanter quelqu'un, ne me parlez pas de ses vertus, de ses talents, de ses travaux, de ses succès, dites-moi d'abord combien il vaut, donnez-moi le chiffre de sa richesse et je vous passerai tout le reste.

C'est par le chiffre qu'on construit les chemins de fer, qu'on coupe les isthmes, qu'on creuse des mers, qu'on emprisonne et qu'on dirige le tonnerre, par le chiffre qu'on pèse les mondes, qu'on mesure les distances qui les séparent les uns des autres, par le chiffre que le savant suit les comètes comme un enfant suit de l'œil les mouvements de son cerf-volant. Archimède voulait un point d'appui pour soulever la terre; il est trouvé : c'est le chiffre!

Il n'y a pas jusqu'aux hommes de lettres qui ne fassent leur doigt de cour au chiffre. Ils n'écrivent plus, "droit comme un I," mais "droit comme un 1." Scarron vivant de nos jours ne se comparerait plus dans sa difformité

à un Z, mais à un 2. Aussi, les poëtes ont-ils perdu le chemin de l'hôpital. Victor Hugo n'a-t-il pas réalisé une fortune de plusieurs millions ? Je vous dis qu'Homère au milieu de nous chanterait l'Iliade sur une lyre d'or. Camoëns ferait le tour du monde, à la manière de Jules Verne, en *steamer*, un vrai palais flottant. Au lieu de mendier en chantant, les rapsodes se feraient payer de cinq à six mille francs par chanson, tout comme la Patti, l'Albani, Faure ou Mario qui poursuivent la même carrière.

J'ai déjà dit que dans les temps anciens l'amiante était prisée à l'instar des bijoux les plus précieux. Ce qui s'explique par les travaux pénibles qu'exigeait son extraction, qui ne s'opérait qu'au moyen de piques, de pinces et de leviers. Depuis l'invention de la poudre, ce minéral perdit de son prix par la facilité de le produire. D'objet de luxe et de curiosité qu'il était, il devint un élément d'industrie. Il perdit de son prix mais il gagna en utilité. Cependant, la quantité restreinte de la production ne lui permit jamais d'entrer dans la consommation commune, et quelques manufactures, en Italie, en Angleterre, en Ecosse et aux Etats-Uuis suffisaient aux demandes du monde entier. On refusait de tenter de grandes entreprises par crainte de manquer de matière première.

Cette crainte n'existera plus désormais et l'esprit humain peut en faire toutes les applications, bien convaincu que le minéral ne lui manquera jamais. Comme le dit le Dr Reed, la chrysotile existe en quantité telle, dans les

cantons de l'Est qu'on peut la considérer comme inépuisable.

Les gisements connus comprennent au delà de vingt mille âcres pénétrées du précieux minéral, dans les cantons de Thetford, Colraine, Shipton, Ireland, Garthby et Strafford et à lui seul, Colraine en contient plus de trois mille âcres. Voici la description qu'en donnait la *Minerve* du 24 mai 1883.

" Dans le système orographique des cantons de Thetford, Colraine, Wolfestown, Inverness, Ham, Wotton et Stoke, les montagnes de Colraine se dressent comme un tronc principal dont les racines courent en tous sens, souvent à de grandes distances, montrant d'ici de là, à la surface du sol, des saillies noueuses sous forme de mornes, de *cabourons* ou de rochers isolés. La même formation, les mêmes roches de serpentine opaque, de granit gris pâle micassé, mêlées de hornblende, d'oolithe, de schistes, se rencontrent un peu partout, depuis Thetford jusqu'à Danville au sud. Ces roches sont irrégulièrement coupées, croisées, traversées d'innombrables veines ou filons d'amiante, variant d'épaisseur depuis une ligne jusqu'à quatre pouces. Il n'est pas une pierre erratique, pas un caillou qui ne porte des traces ou des stries du mineral hybride que le vulgaire nomme "*pierre à coton*," que la science appelle amiante ou asbeste, employé déjà à la fabrication d'une infinité d'articles et que l'industrie du tisserand et du passementier français fera bientôt passer dans les tissus de soie, de satin et de façonnés de tout genre.

On ne saurait déterminer l'étendue du dépôt

de cette matière étrange née du feu et cependant incombustible; mais par l'analogie de formation retrouvée à de fortes distances du noyau principal de Colraine, il y a lieu de croire qu'il occupe une superficie considérable dans les cantons de l'Est.

On trouve de l'amiante sur les rives du lac Noir, comme sur la crête des montagnes qui le dominent d'une hauteur de six cents pieds. Sur la voie du *Québec-central* des ouvriers employés à la construction du chemin ont coupé des filons qui ont rapporté plusieurs centaines de piastres; et cependant ils n'ont entamé le sol, d'ici de là, que de quelques pieds de profondeur. En s'éloignant du chemin de fer, pour gagner les hauteurs de l'est, on ne saurait faire un pas sans observer, dans les crevasses, même sur les cailloux roulants, des lignes capricieuses ressemblant à des peaux de couleuvre desséchées et incrustées dans la pierre rougie par le feu sur laquelle tranche nettement leur couleur gris cendré. On les distingue d'autant mieux que le feu des bois a enlevé toute trace de terre végétale. Grattez un peu ces veines, et sous quelques lignes de silice, vous trouverez des filaments d'amiante d'un blanc argenté."

Au lieu de trois mille âcres, mettons qu'il n'y en ait que 2,000 dans Colraine. En attribuant à chaque mine une superficie de dix âcres, ce qui est très considérable, on pourrait y ouvrir, à la fois, 200 mines. Avec une moyenne de 50 hommes par mine on y emploierait 10,000 hommes. Le produit du travail de chaque homme étant évalué, au minimum, à 5 tonnes,

donnerait un résultat de 50,000 tonnes par année.

Mais il ne faut pas s'arrêter à ce calcul. Notre population est trop faible numériquement pour nous permettre de compter sur le concours d'autant de travailleurs. A peine trouve-t-on assez de bras pour suffire à l'exploitation des trois mines aujourd'hui en activité. Et dès l'année prochaine les patrons se verront forcés de hausser les salaires s'ils entreprennent plus en grand et poussent davantage à la production. Il leur faudra de plus recourir aux forces de la vapeur, aux moyens mécaniques, aux perforateurs, aux broyeurs, aux grues, aux tramways. Il s'agit ni plus ni moins que d'éventrer, déchiqueter et transporter des montagnes, tâche à laquelle la foi des spéculateurs ne saurait suffire.

Je trouve dans *le Quotidien* du 30 octobre dernier, l'entrefilet suivant.

"L'exploitation de l'amiante prend une importance sérieuse dans les cantons de l'Est, et plus spécialement dans Colraine. Au fur et à mesure que la mine pénètre dans le flanc des montagnes, la roche montre des veines plus nombreuses, plus larges et plus pures. Jeudi dernier, dans la mine *Amélie*, propriété de M. Sénécal, vingt hommes ont extrait cinq tonnes et demie d'amiante ou de chrysotile, si on l'aime mieux ainsi. Au nord-est de cette mine, M. Lionnais en a ouvert une autre, dans le même canton, et les travaux de nettoyage du roc ont révélé des richesses réellement extraordinaires. Tout à côté, entre Colraine et Thetford, le docteur Reed prépare une exploitation

en grand, dans un terrain non moins avantageux. Si le coton baisse les *mines à coton* montent."

Du moment que le nom de M. Sénécal est accolé à une entreprise ou une spéculation, on est sûr qu'elle ne languira pas. Si M. Sénécal est l'activité même, ses agents, à Montréal et sur le terrain, M. M. Würtele et Lionnais ne lui en cèdent guère sous ce rapport. C'est un des grands talents de M. Sénécal de savoir trier les hommes et de leur marquer l'emploi qui convient le mieux à leurs aptitudes.

Pendant qu'il finance à Paris ou à Londres, qu'il dirige de haute main les intérêts de compagnies et de Sociétés importantes, dans Québec, Ontario et la Nouvelle-Ecosse, il ne peut naturellement donner aux mines de Colraine, tout le soin, toute l'attention qu'il voudrait; mais il a la conscience de leur valeur et des perspectives qu'elles ouvrent à l'industrie et au commerce.

Il abandonne à M. M. Lionnais et Würtele la tâche de faire éclater les montagnes, à la poudre, à la dynamite, à la dualine, pendant qu'il provoque à Paris, des expériences, des essais, des études de tout genre sur le minéral. Chimistes, tisserands, mécaniciens, journalistes, savants, politiciens, dignitaires de l'Etat sont à ses ordres, et la chrysotile que M. Lionais arrache du sein de nos rochers, fait vaillamment son chemin en Europe sous la surveillance de M. Senécal. Le rapport suivant emprunté aux journaux de Paris vous convaincra mieux que je ne puis le faire.

" De curieuses expérience sont eu lieu l'autre

jour, dans la cour des Tuileries, place du Carrousel, Paris, sur l'incombustibilité des imprimés, manuscrits, décors d'appartement, de théâtre, etc., d'après un procédé de M. Gaspard Meyer déjà expérimenté avec succès, le 8 novembre, à l'Opéra.

M. Camescasse, préfet de police; Caubet, chef de la police municipal; Charles Garnier, architecte de l'Opéra; le Directeur des archives nationales; l'État-major des sapeurs-pompiers, etc., assistaient à ces expériences qui, disons-le tout de suite, ont été des plus concluantes.

Deux immenses brasiers avaient été allumés l'un en face de l'autre: sur ces brasiers on plaça deux maisonnettes en bois et en toile.

L'une, sans aucun apprêt, ne tarda pas à flamber; au bout de vingt minutes elle était dévorée par les flammes.

L'autre maisonnette était construite en toile et papier recouverts de peintures: tout, jusqu'aux peintures, était d'une composition spéciale. Le plancher et les autres bois étaient, soit recouverts de papier incombustible, soit enduits d'une colle incolore également à base d'amiante.

Pendant plus d'une heure un feu d'enfer brûla sous cette maisonnette; on jeta à l'intérieur les débris enflammés de l'autre construction, on arrosa le tout de pétrole......... rien n'y fit: le plancher ne fut même pas entamé. Seul, un côté de toile se déchira, mais sans brûler, sous l'action d'une chaleur épouvantable.

Pour achever l'expérience, on jeta dans le brasier des morceaux de papier qui sortirent intacts d'un foyer qui aurait fondu du verre.

Aucun des spectateurs ne pouvait retenir son admiration à la vue de pareils résultats.

MM. Camescasse et Garnier s'en sont allés vraiment enthousiasmés."

Vous voyez que Paris applaudit à l'excellence de la chrysotile du Canada. Un seul doute lui reste au sujet de la quantité qu'on peut en produire et c'est dans le but de s'édifier sur ce point principal que des capitalistes ont décidé d'envoyer ici des experts qui nous arriveront prochainement.

J'en suis heureux pour le succès de nos mines et la prospérité du pays, car, je suis prêt à leur prouver ce que j'avance solennellement ici.

On pourrait extraire des mines de chrysotile des Cantons de l'Est, 50,000 tonnes de mineral par année, pendant des siècles, et il en resterait encore, il en restera toujours!"

Que le capital nous vienne et nous fermerons promptement la bouche aux industriels étrangers, dans cette branche, qui tentent de dénigrer nos produits, croyant par là sauvegarder leur position présente. Nous les débordons, ils le comprennent. Pourquoi, au lieu de se laisser noyer, ne consentent-ils pas à flotter avec nous? Qu'ils nous tendent affectueusement la main et nous marcherons avec eux. Il y a place ici pour tout le monde, et nous savons nous ranger quand des amis nous arrivent, comme nous savons serrer nos rangs contre des adversaires.

Je conçois la crainte des économistes lorsqu'ils voient le nombre de brevets d'invention pris à Ottawa et à Washington pour l'applica-

tion de ce minéral à des industries nouvelles.

Je conçois qu'on s'effraie en plus d'un endroit, lorsque M. Reed vient nous déclarer, qu'il croit :

" Que l'amiante peut remplacer avantageusement la soie, la laine et le coton."

Mais, faut-il pour cela dédaigner les dons de Dieu, en les laissant enfouis lorsqu'il nous les révèle ? L'amiante pour nous, c'est le talent de l'Evangile. Nous serons punis, si nous ne le faisons valoir.

Tout en respectant les économistes, les politiciens, les savants dans l'art de conduire le peuple et de ménager ses intérêts, je me réserve encore de m'instruire au flambeau de l'histoire et de l'expérience. Comptez avec moi les bienfaits que Dieu a semés sur la route de l'humanité et qui font aujourd'hui son bonheur matériel. Je dis l'humanité, mais il serait mieux de dire, les nations chrétiennes. Car, en regard des nations barbares, étrangères à la civilisation, nous vivons réellement dans une agape continuelle. C'est ainsi, par exemple, que nous sont venus, tour-à-tour, à leur heure, le sucre, le thé, le café, le tabac, les pommes de terre, etc., qui font notre joie ou nous sauvent de la disette.

C'est également ainsi, que nous sont venus le lin et le chanvre originaires de l'Inde, puis la soie issue de la Chine, puis le caoutchouc pleuré par un arbre du Pérou, merveilleux spécifique contre les rhumes et les rhumatismes, sans compter tant d'autres emplois auxquels il est embauché.

Pour couper court à cette énumération fastidieuse, laissons venir l'amiante.—La voici !

Et je vous dis, à vous guides des nations, savants, économistes, entendus en affaires, que cette pierre est un don du Ciel arrivant à son heure, tout comme tant d'autres dont vous usez à satiété, souvent sans le savoir et sans reconnaissance aucune--mais c'est un don du Ciel quand même, don général pour l'humanité, don spécial et de faveur pour la province de Québec. Il y aura des dérangements, des déplacements d'intérêts assez sérieux, lors de son advention solennelle sur nos marchés,—mais en est-il autrement de nos inventions ordinaires qui tiennent du génie humain. Tous les jours on se dérange, on se déplace pour une amélioration, une invention souvent boursouflée par " *le progrès.* "

Pour l'amiante, c'est autre chose et je m'en fais le héraut, en disant " Place ! Place ! au don du Ciel !

Ne me dites pas que la consommation exige reproduction—par le travail de l'homme et la fécondation—comme le blé, le lin, le chanvre. Vos arguments ne valent pas, lorsqu'il s'agit d'un trésor enfoui par Dieu lui-même dans notre sol, pour nous être ouvert à un moment donné. Le trésor, nous l'avons : et le moment de l'ouvrir est venu. La clef? nous ne l'avons pas, mais nous la trouverons. Qu'elle vienne d'Angleterre, d'Ecosse, de France ou d'Italie je vous dis que nous l'aurons, et si nous ne l'avons pas, nous trouverons le " Sésame ouvre toi " dans notre travail, notre énergie, dans notre bon sens, et dans notre bourse nationale Soyez

sûr que jamais argent ne sera mieux appliqué.

Je sais bien comme vous, que le minéral, une fois enlevé ne se reproduit plus, mais quand je vous dis qu'il est inépuisable, qu'avez-vous à me répondre? Si vous ne me croyez pas, venez y voir et je suis votre homme.

Eh! quelles sont les mines les plus en valeur aujourd'hui? Sont-ce les mines d'or, d'argent, de platine,—mines de bonne mine, mines rutilantes, mines à reflets chatoyants, mines de représentation? non! ce sont les mines de consommation usuelle et journalière,—les mines de cuivre, de fer et avant tout les mines de charbon — en un mot les minéraux économiques. Eh oui! le charbon vaut mieux que l'or et l'argent, à raison de sa consommation utile, de son abondance, et de son extraction facile.

Le monde marche aujourd'hui à la vapeur. Et le principe générateur de la vapeur, n'est-ce pas le feu, n'est-ce pas le charbon?

Le charbon frémit en ce moment devant un adversaire terrible, l'électricité. Il succombera peut-être, mais laissons ce secret à l'avenir.

Pour ce qui est de l'amiante, je ne lui connais pas d'ennemis. Elle est encore au berceau; ce n'est pas là qu'il faut les chercher, et surtout il n'appartient pas à son parrain de lui en imaginer.

L'amiante est forte contre l'air, l'eau et le feu, —l'épreuve en est faite. L'amiante du Canada ou la chrysotile est riche, à défier le génie d'Aladdin de lui ravir ses trésors—dût-il s'y employer pendant des siècles.—L'amiante du Canada a droit de s'appeler le Million!

IV

Description de Colraine.

Des gisements de chrysotile existent en divers endroits de la province de Québec, dans le district d'Ottawa, les Cantons de l'Est, sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent, au-dessous de la cité de Québec, mais nulle part ils ne sont aussi riches, d'exploitation aussi facile et aussi favorablement situés pour le trafic que ceux de Thetford et de Colraine.

Quoique sous le méridien de Québec (cité) Thetford et Colraine n'en sont pas moins rangés au nombre des "*Cantons de l'Est,*" désignation géographique décevante pour l'étranger, qui, s'orientant de Gaspé, relève ces *Cantons de l'Est* tout à fait dans l'ouest, et de Québec même, notre capitale, par le *sud franc.*

Mais bientôt, des noms nouveaux de villes, villages, centres manufacturiers, nés du commerce et de l'industrie, feront disparaître ces dénominations erronées, ces anomalies d'orientation, qui, pour être sans conséquence, n'en paraissent pas moins fort bizarres à ceux qui n'en ont pas eu l'explication. C'est de Montréal que nous vient cette désignation des *Cantons de l'Est.* Pour cette ville, elle est de fait géographiquement exacte.

Le canton de Thetford est compris en entier dans le quarante-sixième parallèle, pendant que Colraine, y attenant, déborde sur le 47ème. Une voie ferrée, le *Quebec Central*, joignant Sherbrooke au port de Québec, traverse ces

deux cantons dans leur longueur et les met ainsi à quelques soixante milles, ou si l'on veut à trois heures de chacun de ses *termini.*

De Sherbrooke, le trafic rayonne immédiatement, par des chemins de fer, vers les villes et les ports de mer les plus importants de la Nouvelle-Angleterre: et Québec, le portique du commerce canadien, s'ouvre d'un côté sur les provinces maritimes, sur l'Atlantique, sur l'Europe : de l'autre côté, sur Ontario, Manitoba, le Nord-Ouest, la Colombie Britannique, le continent asiatique et les plantureux archipels intermédiaires de l'Océanie.

La compagnie minière de Colraine, possède, dans le canton dont elle a pris le nom, environ 6,000 acres de terres, désignées sous les noms de blocks A et B. Ces terrains sont bornés, au nord par le canton de Thetford ; à l'est par les terres de la Couronne non concédées et les réserves des Indiens, au sud, par les cantons de Garthby et de Wolfestown, en partie défrichés et, à l'ouest par le canton d'Irlande, couronné de verdoyantes collines, dont les premiers établissements remontent déjà à plus de cinquante ans. Ce canton fut ouvert par des familles irlandaises, mais la population canadienne-française y domine aujourd'hui, et la plupart des Irlandais ont adopté les coutumes et le langage de la race dominante. On y trouve d'excellents bûcherons et des travailleurs intelligents pour l'exploitation des mines.

Le *Quebec Central* traverse les blocks A. et B. sur une longueur d'environ cinq milles, à une hauteur de 150 ou 200 pieds de la surface du *Lac Noir*, la source de la rivière Bécancour et

l'une des plus belles nappes d'eau de ces régions Des montagnes de trois à six cents pieds d'élévation sont distribuées en éventail au sud et à l'est du lac, s'élevant presque toutes en pente douce par une succession de plateaux disposés en gradins. C'est du moins ainsi qu'elles apparaissent, vues de l'entrée du canton, en venant de Lévis, par le *Quebec Central;* mais quoi de plus changeant que l'aspect des montagnes? D'une saison à l'autre elles ne sont plus les mêmes. Dans leur toilette, elles passent par tous les tons de la gamme chromatique: vert-tendre au printemps, vert foncé en été, vert sombre aux premiers jours de septembre, avec une aigrette rouge au chapeau; c'est une coquetterie toute canadienne de notre érable

Après cela, sous les baisers brûlants des premières gelées, vous les voyez étaler une profusion inouïe de couleurs, que seul le pinceau de Creighoff a réussi à reproduire. Le temps est-il sombre? les montagnes s'affaissent sous son poids. Par un beau soleil levant, elles se relèvent comme mues par un ressort caché, pour prendre un bain de rosée, que le soleil sèche sur leurs épaules, en les baisant amoureusement. Sur le haut du jour, elles reflètent l'image de la nuée qui passe, tout aussi nettement que le miroir du lac. Qu'un rayon de lumière perce à travers le nuage, il fera changer le décors aussi promptement que le choc de la main fait changer les dés capricieux du kaléidiscope. Parfois, il suffit d'avancer de quelques pas ou de changer de place pour que toutes les lignes du tableau se brisent et se reforment différemment.

D'une minute à l'autre, leur hauteur varie on ne sait pourquoi. Tout à l'heure si hautes que leur front se couronnait de nuages, les voilà tombées, ramassées, pelotonnées : vraiment ! je ne les reconnais plus. L'illusion des distances n'est pas moins décevante. Je croyais avoir à gravir des centaines de pieds et tout étonné, j'atteins sans efforts, après un court trajet, des sommets qui me paraissaient inaccessibles. Ailleurs, la surprise sera contraire. Fatigués, harrassés, essouflés, vous allez mettre le pied sur la crête de ce rocher : vous vous hâtez pour vous y reposer plus vite : marche ! marche ! vous avancez, mais le terrain fuit sous vos pas : marche ! marche ! dix minutes, un quart d'heure, une heure s'écoulent, la sueur ruisselle sur vos fronts, vos jarrets se raidissent et vous marchez encore ! marche ! marche ! après deux heures, vous arrivez enfin, épuisés. A votre compte, vous aviez au plus dix arpents à faire et de vrai vous avez parcouru une lieue.

Pour la plupart, les montagnes de Colraine sont des rochers nus, dépouillés de végétation, et même de terre végétale. De loin, au coucher du soleil elles représentent un groupe de coupoles cuivrées, avec un certain air de pagode orientale—ou bien, autant de fronts chauves sur lesquels se dressent de rares cheveux—des pins et des épinettes dépourvues de feuillage. Evidemment le feu a passé par là.

De place en place toutefois, dans les plis des montagnes, dans les ravins, l'industrie retrouve et ramasse avec religion et profit de précieux lambeaux du manteau royal de la forêt primitive. C'est que le feu ressemble aux grands

vents : il renverse les chênes et ne touche pas aux roseaux : il bondit de montagnes en montagnes, sans fouiller dans les coins. C'est ainsi que Colraine a pu conserver assez de bois pour lui permettre de faire encore aujourd'hui des chantiers pour l'exportation et d'assurer à l'établissement de quoi suffire à la construction d'une ville.

Une seule montagne est restée intacte protégée qu'elle était par un coupe-feu de bois franc. On la nomme la "*Montagne-aux-chênes*" parce qu'elle produit en certaine quantité de cette éssence de bois, très rare dans les cantons de l'Est. Cette montagne, la plus forte de Colraine est un massif de fer magnétique, le plus pur qui se puisse voir. Le chemin de fer la contourne à une distance, variant de six arpents à un mille au plus. C'est dire qu'il y a là deux fortunes sous la main. Un filon de cuivre très-riche, mis au jour par les travaux du chemin de fer, traverse la montagne à sa base, ce qui pourrait être une troisième fortune en d'autres lieux que dans cette solitude.

La première fortune tient aux produits forestiers. Il y a là du pin rouge de bonne qualité, du cèdre à bardeaux, du hêtre, du chêne, de l'épinette rouge et des érablières magnifiques, du merisier, de la pruche, du pin ; en un mot, de tous les bois d'utilité principale, en état parfait de conservation. Ni la hache ni le feu ne les ont jamais touchés.

La seconde fortune est dans le fer, comme la troisième, dans le cuivre, appelant la curiosité et les recherches du minéralogiste. Pour ma part, j'en sais juste assez pour la deviner, mais

il lui faut des hommes de science pour la scruter, l'interpréter et la faire valoir. Je me borne à dire, en passant, qu'au point de vue géologique, elle vaut la peine d'une étude sérieuse.

Si j'étais botaniste, à la voir garnie d'une végétation aussi luxuriante, couverte d'arbres de haute futaie des essences les plus précieuses, que le fer n'a jamais touchés, descendants de la forêt première dont la noblesse n'a jamais déchu sous la cognée, je dirais qu'elle est la plus belle fleur des Laurentides attachée à la boutonnière des *montagnes blanches*. La coquette se mire dans les eaux sombres du Lac Noir !

Dans le brassement ou le pétrissage de la masse ignée dont il fit notre globle, Dieu créa des affinités chimiques ou physiques entre diverses matières qui les firent se réunir, se grouper, s'acheminer ensemble dans le tourbillon incandescent, et lorsque le refroidissement les surprit, elles se fixèrent pour la durée des âges, les unes en filons, les autres en torrents de quartz, d'autres encore en entassements de cristaux comme le fer, ou de calcaire comme le marbre ou de magnésie comme la serpentine. Ces divers minéraux constituent une bonne partie des ossements ou de la charpente du globe. Plus tard, la mer et la double vie végétale et animale recouvrirent ces os, de formes arrondies, de couleurs agréables à l'œil. Elles ont été pour la terre ce qu'est la chair pour le système physiologique de l'homme.

Dans les formations siluriennes métamorphisées des Cantons de l'Est, la serpentine et le

talc se sont réfugiées et entassées, en masses énormes formant de véritables montagnes. La serpentine est susceptible du plus beau poli. Ses nuances vertes, brunes, noires, jaunâtres distribuées en lignes harmonieuses, en rosaces, en courants tortueux, formant ici des paysages, des arbres, des montagnes, là des ruisseaux, des lacs, entourés d'arabesques capricieuses ou d'irradiations soudaines, cratères de volcan, gerbes de flammes sont d'un magnifique effet. Les serpentines de Colraine sont supérieures à tous les échantillons qui figurent au musée géologique d'Ottawa. Comme la chrysotile, elles attendent des capitaux pour se faire connaître et valoir.

C'est au cœur de ces masses compactes et imposantes et dans le talc ou pierre à savon que se trouve notre pierre à coton, qui en est l'écume ou le crachat, crachat précieux qui vaut une prodigieuse fortune.

Du nord au sud, entre les cantons de Leeds et de Strafford, de l'ouest à l'est, de Wolfestown jusqu'à Forsyth l'assiette des montagnes se compose principalement de serpentine—assiette ovale de vingt-cinq milles dans sa longueur et de vingt milles dans sa largeur. La convexité centrale s'accuse dans Thetford. Colraine et Irlande, sur une superficie d'une vingtaine de milles, mais les rebords se prolongent au loin. Une étude géologique sérieuse en fournira aisément la preuve.

La crète des montagnes est de fer et de cuivre, qui auront été repoussés à travers les fissures de la croûte serpentineuse, par l'action du feu central, et qui s'élèvent comme autant

de statues colossales d'airain posées sur des piédestaux de marbre.

V

Chez Senecal !

La maison et l'établissement !

Disons de suite, que les amis y sont accueillis en frères. L'hospitalité si large que sait offrir M. Senécal en Europe, aux Etats-Unis, au Canada se retrouve la même dans les montagnes de Colraine.

A table, nous croyons être au "*Russell*" de Québec, au "*Windsor*," au "*Richelieu*," au "*St. Lawrence Hall*" de Montréal.

Au salon, pas de *piano*, mais un *harmonium*, s'il vous plaît ? que M. Würtele sait toucher avec une âme d'artiste et un doigté de maître. On cause, on rit, on chante, on est dans le ravissement. Les soirées passent d'une façon enchanteresse. Si bonne nous parait la vie pu'on dédouble le jour sur la nuit. On fut le sommeil, de crainte que les rêves ne puissent reproduire les agréables sensations de la réalité.

Ah oui ! on est bien joyeux, on s'amuse d'entrain dans la maison de M. Senécal, à Colraine, je puis en attester par moi-même, après y avoir passé quinze jours.

Les questions de spéculation, d'intérêt y sont posées et discutées à fond, avec raison, sans emportement : les questions politiques arrivent secondaires ; on parle d'agriculture, de chasse, de pêche, sans y mettre plus qu'un grain de

sel attique, tout le monde semble d'accord. Les plus âpres débats finissent par une chanson.

Quel pays de cocagne ! Et cependant, on n'y est pas heureux !

D'où vient cela ?

Pourquoi ne pas l'avouer sans hésitation ? C'est que nous sommes des ouvriers, des travailleurs, des mineurs, des chercheurs, et qu'il nous manque à tous, l'âme de la société, le secret du bonheur en commun comme chez soi,—*la femme !*

Oui ! donnez-nous la femme ! Elle seule sait faire notre bonheur. Elle nous apportera la discorde ; soit ! J'y consens volontiers, pourvu que j'aie la chance d'être heureux avec elle.

Femmes intelligentes de mon pays, je vous donne un conseil d'ami, dont vous vous trouverez bien, je l'espère.

" Si votre mari, que vous aimez, vous ennuie, par son humeur maussade, envoyez-le passer quinze jours à Colraine, à l'établissement de M. Senécal. Il doit avoir de l'intelligence et du cœur, puisque vous l'aimez.

" S'il a de l'intelligence, il y trouvera une fortune, que vous saurez dépenser facilement, à votre plaisir et peut-être au sien.

" S'il a du cœur, il vous reviendra plus fervent qu'il n'a jamais été. Cette excursion vous vaudra deux fortunes, l'une issue de la terre—et l'autre de la lune......... *sereine* ! Soyez donc mes complices ! "

***

Encore, faut-il que vous sachiez ce qui en est. Si vous ne contrôlez pas les chiffres, au

moins tenez vous à ce qu'on vous présente un rapport ou une description honnête. Voici :

Comme corps de bâtiment, "*la maison Sénécal*" se compose d'un logement principal pour les ouvriers, et d'une allonge formant équerre, pour l'installation des propriétaires et le logement des officiers—ce que nous appelons l'hôtel.

Le grand côté extérieur de l'équerre mesure 80 pieds, et le petit, 50 pieds. La maison a deux étages, sans compter un rez-de-chaussée spacieux où sont installées les boutiques de menuiserie, les fabriques de boîtes, etc., etc.

Au premier, le réflectoire, de 60 pieds par 30. Une table en long, au milieu de la salle, garnie constamment de grands pots remplis d'eau fraîche et de petits pots remplis de sirop— : des bancs fixes de chaque côté de la table : trois lampes suspendues au plafond : partout, propreté *ad ungnem*, ou si vous l'aimez mieux "*à ne rien ramasser sous l'ongle.*"

Au bas-bout, vers le sud, la cuisine, de vingt pieds sur trente. Pour cuisinier, M. Meloche, bien connu à Montréal, pour y avoir gâté plus d'un palais, à force de talent culinaire.

Au second, le dortoir, de 75 sur 30 pieds, logeant 38 lits au large, pouvant en loger 76, au besoin. Au dessus, dans les mansardes, même espace !

J'étais là, en octobre dernier. Le froid commençait à prendre.

Dans le dortoir, j'observai que l'on chauffait un gros poële, un poële gros comme on n'en voit guère, et qui chauffait d'un feu d'enfer.

Deux rougeurs bien marquées sur ses deux

grandes plaques, nous attestaient qu'il y allait de toute flamme.

Trois rangées de couchettes, munies de bons matelats, recouverts de couvertures en laines étoffées : lavabos en zinc, aiguières de même métal ; miroirs appendus au mur : consoles fixes, une ici, une là : 4 lampes suspendues au plafond ; une table à cartes sur pliants.

Douze fenêtres à guillotine, ouvrent de grands yeux sur un panorama de la plus rare beauté.

Dans le petit bout de l'équerre sont les bureaux et les appartements destinés aux officiers. Le tout ensemble forme un véritable musée où l'on trouve les plus beaux échantillons des mines, parmi lesquels les amis choisissent à souhait, sachant que les maîtres de céans sont assez généreux pour être aveugles sur ces larçins.

Au nord du bâtiment, adossé au petit bout de l'équerre, se trouve une boulangerie de 40 sur 16 pieds, avec un four, cuisant au besoin, d'une seule fournée, jusqu'à 150 pains.

Tel qu'elle est, la charpente du bâtiment se façonne de 9,980 pieds de bois courant, dont le plus petit morceau mesure 8 pouces carrés. Il en est qui portent jusqu'à 14 pouces carrés.

Construit en bois de pin sec, lambrissé à déclin au dehors, par dessus un lit de carton ce bâtiment est habitable durant les plus rudes froids de nos hivers.

—Au nord-ouest de *la maison,* une forge de grande dimension, munie d'outils perfectionnés, sous la direction habile de M. Léveillé maître-forgeron de la ville de Québec.

Au sud-ouest, la remise ou hangar à l'amiante et la boutique à *gober*, 2 étages, mesurant 75 sur 20 pieds, parfaitement lambrissée.

Au sommet du monticule, la poudrière, en forme de guérite, hors d'atteinte des éclaboussures de la mine et construite d'après les instructions du génie. Personne n'y met le nez, autre que le chef d'équipe des mineurs, M......, et toujours, lorsqu'il fait éclater une mine, le drapeau noir flotte à la hampe. Rien ne se fait ici, qu'à l'ordre et sous la surveillance de MM. Wurtèle et Lionnais.

Ça et là des batignolles, pour des écuries ou des remises d'utilité temporaire.

La *maison Senécal* est bâtie dans un pli des montagnes, à environ deux ou trois cents pieds au-dessus de la ligne du chemin de fer. On l'aperçoit de loin. D'aucuns prétendent qu'elle ressemble au monastère de la Trappe. Va pour la maison, mais pour ceux qui l'habitent je n'y suis plus. Je vous jure qu'ils ne sont rien moins que des trappistes ! Lors, c'est d'une fenêtre de *la maison* que je décris les mines.

A ma gauche, la nappe bronzée du lac Noir, que surplombent les montagnes d'Irlande : dans le fond, échelonnés sur d'autres montagnes, les champs vert pâle de la paroisse de Saint-Aubert ; à ma droite, une forêt de sapins, un crêpe immense.

Tranchant là dessus, à trois arpents d'ici, s'élève un mamelon en dos de tortue, de huit arpents sur six, qui mesure bien cent vingt-cinq ou cent cinquante pieds au dessus de nous.

Au sommet on a bâti le magasin de la dynamite ou plutôt de la dualine. Il ressemble à

un bonnet phrygien, la coiffure des révolutionnaires de 93. C'est bien porté, de nos jours, par la dynamite !

De ci, de là, une quinzaine de pins, desséchés par le haut, carbonisés par le bas, traçant des I ou des E sur l'horizon bleu, restés debout sur le brasier qui consuma leurs frères, parcequ'ils ne pouvaient tomber, leurs pieds étant pris dans les crevasses du roc. Il faut entendre l'ouragan souffler dans ces grands chalumeaux ! Pauvres arbres ! cypes funéraires d'une splendide forêt emportée par un coup de feu, ils ne donnent même plus d'ombre, ombres eux-mêmes de leur antique beauté. Les murmures de la brise, les douceurs de la rosée ne leur sont plus sensibles. Les oiseaux chanteurs les ont abandonnés. Seule la corneille et les oiseaux de proie se reposent en passant sur leurs branches dénudées. De nombreuses souches calcinées rappellent la forêt disparue.

Les flancs du monticule sont recouverts d'un foin abondant, à chalumeau dûr, résistant, foisonnant jusqu'à hauteur d'homme. Dans tout le canton du reste, ce foin tapisse les endroits où se trouve un peu de terre végétale. Récolté vert, il donne un excellent fourrage, mûr, il sert à faire des couvertures de grange. Mais si j'avais de l'argent, j'en ferais de la pulpe de première qualité.

Dans Colraine et dans Wolfestown le canton voisin, on peut en récolter, bon an mal an, au moins cinq cent mille bottes. Avis aux hommes d'affaires !

Deux chemins serpentent, l'un à droite, l'autre à gauche du mamelon, gagnant vers le

quai du chemin de fer qui se trouve à 200 pieds plus bas.

M. Noël, de Sherbrooke, en ouvrant cette mine, il y a trois ans, a pris le monticule par la tête, il lui a tranché un bout d'oreille. Il est sorti de là plus de cent tonneaux d'amiante, et il n'y parait pas le moins du monde.

Pour une raison ou pour une autre que j'ignore, M. Lionnais a abandonné la mine de Noël, toute productive qu'elle fut, pour aller frapper le monticule par le Nord-Est. La mine y est également riche, puisque je vous dis, qu'il n'y a qu'à trancher les montagnes comme on tranche du pain ou du fromage, pour avoir de l'amiante. M. Noël avait fait une galerie, M. Lionnais a creusé un puits, où l'eau cause nécessairement un embarras et nécessite des frais.

Cette erreur est de correction facile. On n'a pour cela, qu'à ouvrir une mine au-dessous, pour donner de l'écoulement aux eaux gênantes de la mine *Amélie*.

La mine *Euréka* représente un coup de bêche frappé au pied du monticule, de cinquante pieds de largeur à la coupe, de trente de profondeur, et chassé d'en bas sur une longueur de cent pieds.

La mine *Amélie* (nom de madame Lionnais) à cinquante pieds de distance de l'*Euréka*, formant une excavation ou un puits pour employer les termes de mineurs, représente un bassin de 150 pieds de longueur sur 50 de largeur, avec une profondeur moyenne de douze pieds, un trou de loup et pas plus.

On en a pourtant retiré 125 tonnes de minerai marchand, sans compter ce que rapporteront

les déchets, sons le choc des pilons, ce que j'évalue à 20 tonnes au moins.

Et cela, avec le service d'une vingtaine d'hommes, et durant l'espace de deux mois.

Car, les travaux miniers n'ont commencé sérieusement, qu'après l'installation des grues, au mois de septembre dernier.

J'étais là, en octobre, et de quatre coups de mine, j'ai vu sortir de la mine *Amélie*. cinq tonnes et demi de minerai de première qualité. Jugez par là de ce qu'elle pourra produire.

Cependant, je l'ai déjà dit, ce n'est là quo l'entame de la mine; on n'en est encore qu'à la croûte. Attendez qu'on l'ait creusée jusqu'à cinquante pieds et vous verrez des merveilles.

Ne vous imaginez pas que ces mines soient isolées. Partout autour, le sol est le même. Sur le terrain de M Senécal, mesurant mille pieds de largeur, sur dix arpents de profondeur, on peut ouvrir, n'importe où, de vingt-cinq à cinquante mines et réussir tout aussi bien que dans la mine *Amélie*.

M. Lionnais l'a si bien compris, qn'il vient de retenir les terrains voisins pour y installer une exploitation grandiose qui se nommera " la mine " *Bonanza* ou si vous voulez *" l'abondance " la richesse.*

Capitalistes, qui avez de l'argent, à ne pas savoir où le placer, si le cœur vous en dit, je me fais fort de vous trouver des mines dans Colraine valant tout autant que l'*Eureka*, *l'Amélie* et *la Bonanza*.

On prête à M. Senécal l'intention d'acquérir les blocks A et B de Colraine. Je le crois sans

peine. M. Senécal doit avoir dans ses poches, *la baguette de coudrier*, qui lui fait deviner les trésors souterrains. Je dis, *dans ses poches*, mais pour lui rendre justice, je dois déclarer que cette baguette de coudrier, il l'a dans le cerveau— : c'est la baguette magiqne du talent, du génie des affaires. que nul qui l'a vu de près et connu ne peut lui dénier.

Seulement, si j'étais propriétaire des Blocks A et B, je lui tiendrais la dragée haute. Car, l'amiante, *c'est le million !*

VI

Travaux des mines.

La disposition du terrain, presque partout en pente douce facilite les opérations des mines dans Colraine. Au lieu de creuser des puits où l'eau de pluie s'amasse ou ouvre des galeries en pente, un tramway vous débarrasse des déchets en les transportant à la queue de la mine.

A la longue cependant, on comprendra que ces déchets deviendront une nuisance. Quand les mines seront plus avancées, que des capitaux considérables y seront engagés, on devra transporter de première main, la matière de rebut jusqu'au lac Noir, profond de quarante brasses, long de deux milles et demi et large d'un mille. On peut y loger deux ou trois montagnes à l'aise.

Le minage se pratique à la barre à mine (drill) ou foret et au marteau. Nos canadiens sont de merveilleux frappeurs. Ils tapent comme de vraies machines, à tour de bras, l'œil

au large, en causant et riant et le marteau tombe toujours juste. Je n'ai entendu parler que d'un accident, à Colraine, et encore était-ce la faute de celui qui tenait la barre.

On perce des trous de flanc, de cinq à six pieds de profondeur, et des trous verticaux, au fond de la mine, de trois pieds à trois pieds et demi.

La dualine en chandelles de dix pouces de longueur est la seule matière explosible employée à Colraine: on glisse trois ou quatre chandelles dans chaque trou, on fixe une capsule sur la dernière. Trois, quatre, cinq mines ou plus ainsi chargées sont réunies par un fil de cuivre, qui se relie à un autre fil de même métal, de plusieurs centaines de pied de longueur et qui tient à la batterie électrique. On pourrait faire sauter jusqu'à cinquante mines à la fois. Ce seraient des coups terribles, à ravager une montagne, à assourdir les gens à trois milles à la ronde. On verra pourtant cela l'année prochaine, lorsque MM. Senécal et Lionnais emploieront le perforateur mécanique.

La dualine est d'une force explosive extraordinaire, elle ravage le sol en dessous comme autour du trou de mine. Elle est moins dangereuse à la manipulation que la dynamite, et lorsque les chandelles sont logées dans le trou, que la capsule est assujettie, le mineur n'a plus qu'a ajouter de l'eau jusqu'à rasade du trou et tout est dit.

Cette matière fait sauter les trônes en Europe,—dans nos montagnes elle sert à édifier celui du *Roi Million*.

Après l'éclat de la mine, les ouvriers ramas-

sent les amandes tombées d'elles-mêmes, puis ils se servent du marteau pour dégager les veines récalcitrantes. La masse est enlevée à la grue, dont le bras soulève un poids de de dix tonnes et le rejette à cent cinquante pieds de distance. L'amiante est distribuée suivant sa qualité, dans divers carrés du hangar ou magasin. Les veines de valeur que le gros marteau n'a pu dégager sont transportées à la boutique à décortiquer ou à *gober*, où sont employés une dizaine d'enfants de douze à quinze ans.

Pour l'exportation, on enveloppe le minéral dans des sacs de toile grossière, avec oreillettes aux quatre extrémités. Le poids de convention est de 160 livres.

On peut faire l'exploitation de l'amiante en petit comme en grand, car tout coup rapporte On y va sûrement, le mineral est sous nos yeux et nous le ramassons à la main.

Cependant, je ne conseillerai pas de tenter l'entreprise, à moins d'un capital de quatre à cinq mille piastres, en présupposant la possession du terrain. Lorsque le marché sera établi, ou lorsque nous aurons des fabriques sur place, ce sera autre chose. Mais où nous en sommes, les courants n'étant pas faits, il faut avoir les moyens d'attendre l'occasion chanceuse, et éviter de se mettre dans la nécessité de sacrifier des produits à vil prix.

Il faut maintenant que le gouvernement s'occupe sérieusement de créer des écoles pratiques des mines.

Nous avons des écoles polytechniques, soit : mais je veux des écoles moins élevées et plus utiles, des écoles qui formeront des mineurs,

au lieu des ingénieurs. Des ingénieurs. nous en avons, nous en aurons toujours, mais les bons mineurs sont excessivement rares. Il n'est pas nécessaire d'être un savant pour être mineur, mais encore faut-il apprendre comment attaquer une mine, connaître la qualité et la force des matières explosives, avoir une idée de la dynamique, une certaine connaissance des minéraux sur couleur et sur forme, les cassures, le clivage et des notions générales sur les gisements et les terrains.

Les mines nous ouvrent une carrière nouvelle pleine de promesses. Je veux que notre peuple en profite et pour cela je demande qu'on lui donne une école pratique des mines. Ceux qui se formeront là enseigneront ensuite aux autres, sur le terrain, et alors, nous ne verrons plus nos compatriotes subir l'insolente autorité d'étrangers dans la direction des mines.

Et alors encore, au lieu d'entendre écorcher des mots anglais, comme *drill*, *dumping car*, *tramway*, *crowbar*, *Lorry*, *Derrick*, etc, nous aurons les mots propres, pour le moins aussi harmonieux et qui seront mieux prononcés, un vrai français, le seul langage qui aille à notre langue comme à notre cœur.

N'oublions pas que si l'amiante est *le million*, notre langue française est plus que cela : c'est *la Patrie !*

VII

Ce qu'on fait et ce qu'on peut faire avec de l'amiante.

On dit souvent que la vie est un combat. Je prétends que c'est une défaite continuelle, puisqu'elle ne nous offre aucun moyen de résistance contre le Temps, son vainqueur prédestiné, son destructeur fatal.

Les éléments sont conjurés à la ruine de l'homme. *L'air*, sans lequel il ne saurait vivre lui apporte des maladies, des infirmités de tout genre et souvent l'empoisonne. Le *feu* qui le réchauffe le brûle dans l'occasion. *L'eau* qui le désaltère, le promène et le nettoie, ne se gêne pas de le noyer. La *terre* qui semble destinée à le nourir finit par l'absorber. Elle l'engraisse, mais aussi elle le dévore.

La vie ne gagne qu'en perdant, sa force est une faiblesse : elle grandit sur ses propres ruines : elle est l'impuissance même.

Autre chose est des éléments. Il leur manque la vie, l'âme ou l'esprit animal, mais ils ont la durée Ils se combattent sans se détruire. Ils se réparent et se restaurent d'eux-mêmes, la lutte les alimente et la mort les ressuscite. Ils font des échanges entre eux, pendant que Dieu les tient en équilibre, en vérifiant les poids et en veillant à l'accomplissement de sa loi

Réunis, ils forment les grands pans, les dessus et les dessous du palais de l'homme, qui s'appelle *le Globe*. Pour parquet, des fleurs, des fruits, des pampres mêlés aux tapis de ver-

dure des prairies, et des pampas, aux mosaïques des sables du Midi et des régions marmoréennes des pôles. Les montagnes et les plateaux en sont les meubles; elles y figurent comme canapés, guéridons, consoles, coussins, sofas et ottomanes— : les lacs sont des miroirs de cabinet, la mer est la grande glace du salon.

Les murs du palais sont plus transparents que le plus pur cristal. Ils sont faits *d'air*. De jour, la voûte est de lumière, tombant de la coupole *du soleil* : la nuit, des yeux de houris percent par milliers et par millions les plis de satin bleu ou de gaze qui forment le ciel de lit du sultan de la création.

Il ne faut pas croire par là, que les éléments soient supérieurs à l'homme ou à la vie. Tout au contraire! ils lui obéissent comme les génies obéissaient à la *lampe merveilleuse* ; il n'est pas d'esclaves plus dociles. Les éléments servent de cocons à la chrysalide humaine, et rien de plus. Le cocon reste et s'enrichit même de la dépouille poudreuse de l'homme, mais le papillon, l'âme s'en échappe pour voler à Dieu. Rien ne se perd, l'œuvre immense continue de s'accomplir, et les mondes roulent silencieusement sous la baguette du magicien souverain.

Dire que parmi ces mondes, notre palais, le globe terreste n'est qu'une pauvre chaumière! Que faut-il penser alors des parvis du Grand Maître?

***

Or, parmi les éléments qui constituent la masse solide du globe terrestre, les minéraux et surtout les métaux occupent le premier rang. Parmi les métaux, les plus estimés sont ceux

qui ont le plus de durabilité ou qui offrent le plus de résistance à l'action destructive des éléments ; tels sont le platine, l'or, l'argent, le mercure, le cuivre et le fer.

Eh bien ! il se trouve un minéral, une simple pierre, qui résiste à l'air, à l'eau et au feu—et cette pierre, c'est l'amiante, l'asbeste ou la chrysotile.—C'est une merveille ! c'est une puissance ! Ce qu'on en peut faire tient du prodige.

Vous savez que les anciens en Europe et en Asie en fabriquaient des tissus, des cordages, des filets : vous savez également que l'industrie moderne en a multiplié l'emploi dans une infinité d'articles. Nous avons les mêches de lampe, les bourrelets, (le *packing*,) la peinture, le papier-tenture, le carton, en amiante. On en revêt intérieurement les creusets, les chaudières, les hauts-fourneaux et les coffres de sûreté.

Les coffres de sûreté, à quoi bon, si ce n'est à indiquer aux voleurs les endroits qu'il leur faut attaquer ? Contre le feu, ils donnent moins de sécurité que le papier d'amiante. Croyez bien qne le papier à écrire, le papier à imprimer, le papier *Joseph*, à billets de banque, nous ne tarderons pas à l'avoir en amiante. Déjà, l'encre incombustible est trouvée, une encre qui noircit au lieu de s'effacer , en passant au feu. Le papier existe et n'attend plus que des capitalistes entreprenants pour s'abandonner au commerce, à la foi publique, au monde officiel, aux savants, aux poètes, aux notaires, aux banques. Assurez-vous la possession du brevet d'invention du papier d'amiante au bureau des

brevets à Ottawa, et votre fortune est faite. Votre marque de fabrique apostillée par l'Etat impose votre papier à tous les bureaux officiels, aux bureaux du gouvernement d'abord, aux régistrateurs, aux protonotaires, aux shérifs et aux notaires ensuite. Les notaires y trouveront surtout leur affaire. Chacun voudra avoir ses contrats, ses actes, ses titres sur du papier d'amiante écrits en encre à la fois indélébile et incombustible. La maison, tous les meubles pourront brûler, et dans leurs cendres on ramassera intacts les papiers précieux qui établissent des droits absolus. Parmi ces papiers vous retrouverez votre police d'assurance. Avec cela vous renaissez de vos cendres, vous êtes un vrai Phénix ! même sans vous en douter.

Contrats, obligations, billets promissoires, billets de banque, tout est là, en parfait état de conservation.

Avec de pareilles garanties contre le feu, que de quiétude d'esprit, que de sécurité domestique, que de bons sommeils gagnés !

A ce sujet, je citerai un article du dernier numéro de l'*Opinion Publique* de Montréal, qui sera, (je le regrette profondément, comme l'un des fondateurs de ce journal) le dernier de ses numéros :—Il a fait lui-même son épitaphe.

" Le 15 octobre dernier, le feu éclata dans une immense bâtisse de la ville de Nantes, où se trouvaient plusieurs établissements importants, et au 1er étage les bureaux de M. Rousselot, l'un des principaux banquiers de la ville de Nantes et le frère du vénéré M. Rousselot, curé de Saint-Jacques de Montréal. Malgré des se-

cours empressés, la maison tout entière fut bientôt envahie, et il ne fut pas possible d'arriver au bureau de la banque pour préserver les valeurs qui se trouvaient dans les coffres-forts au montant de plusieurs millions. C'était, il est vrai, des *safes* de la fameuse maison Fichet, de Paris, vendus comme inaccessibles au feu. Mais quelle devait être l'anxiété du directeur de la banque !

M. Rousselot, pendant plusieurs jours, ne pût arriver jusqu'à ces deux caisses, dont l'une était restée fixée dans le mur, à 40 pieds de hauteur, à cause de l'effondrement des plafonds, et l'autre avait été précipitée dans la cave qui était toujours comme une fournaise incandescente et impénétrable. M. Rousselot est un homme plein de foi et d'une dévotion toute particulière envers Saint-Joseph. Il se souvint alors des instances qui lui avaient été faites récemment par son frère, en faveur de l'Œuvre des Orphelins de Montréal, et, en bon chrétien, il fit la promesse de donner la somme de deux mille piastres à cette œuvre, si la caisse était préservée, et il écrivit aussitôt à son frère en mentionnant l'engagement qu'il avait pris.

Huit jours se passèrent dans l'incertitude, et pendant ce temps qu'elle pouvait être l'inquiétude de ce pieux chef de famille !

Ce ne fut qu'au bout de huit jours que les murs étant refroidis et suffisamment consolidés, on put descendre la caisse scellée dans le mur et extraire l'autre caisse précipitée dans la cave. Les caisses furent transportées chez M. Rousselot, et les serruriers, sous la direction d'un employé de la maison Fichet, de Paris,

procédèrent à l'ouverture de la caisse ; c'était précisément un mercredi, jour consacré à Saint-Joseph.

Cette caisse, de 6 pieds de hauteur et de plus de trois pieds de largeur, est composée de deux enveloppes avec deux portes différentes ; la première porte étant faussée dut être enfoncée, et la caisse intérieure apparut. L'émotion était vive ; chacun se demandait si l'intérieur était préservé ; il fallut d'abord, à coups de maillet, rendre à la deuxième porte, qui etait tordue par la chaleur, son aplomb, et alors la clef put entrer et la porte roula sur ses pivots Tout était intact dans la caisse : effets, monnaies, billets, bijoux, etc.; il y en avait pour huit millions.

Ce fut un cri de joie, des applaudissements éclatèrent, toutes les mains pressèrent celles de M. Rousselot, dont la pâleur décélait la profonde émotion. Après avoir remercié l'assistance de ces témoignages, M. Rousselot se retira pour louer le Seigneur ; et joignant les œuvres à ces pieux sentiments, en homme de foi, il prend la plume aussitôt et écrit à son frère : " La caisse est sauvée, mon vœu est exaucé, je t'envoie une traite de deux mille piastres qui t'arrivera aussitôt que cette lettre, etc."

Or, cette traite était destinée, comme nous l'avons annoncé en commençant,

A L'ŒUVRE DES ORPHELINS DE MONTRÉAL."

Si les livres, les titres, les valeurs de M. Rousselot eussent été en papier d'amiante, il aurait échappé à plus d'un cheveu blanc qui a marqué sur son front, durant les huit jours que sa

caisse a passés dans cet enfer. Il est vrai, d'un autre côté, que les orphelins de Montréal en ont profité, mais la Providence a tant de moyens de nous venir en aide plus doucement, plus humainement, que je m'insurge quand même, en dépit de la charité, contre la force dévorante du feu.

Pour ce qui est des banques, elles tarderont autant que possible à frapper leurs billets sur papier d'amiante : parce que l'incendie, comme le naufrage, la destruction sous une forme ou sous une autre, leur profitent. Tout billet de banque brûlé, enfoui, disparu d'une manière quelconque de la circulation, constitue un bénéfice net pour la banque qui l'a produit.— Mais si la banque du *Dominion* s'imprime sur papier incombustible, les autres banques seront bien forcées de suivre.

Nos archives, nos manuscrits historiques, ne devraient-ils pas être copiés sur papier d'amiante ? Les livres mêmes de nos bibliothèques publiques ne devraient-ils pas également être imprimés sur ce papier ?

Tout ouvrage, littéraire ou scientifique, de plus de cent pages et publié à mille exemplaires au moins devrait être aussi imprimé sur papier d'amiante, à dix pour cent du chiffre de sa publication, afin de permettre aux bibliothèques publiques de se procurer des volumes incombustibles.

Qui vous dira jamais ce que nous avons perdu de documents et de livres précieux par les incendies de nos parlements ?

Désormais, avec de l'organisation et une bonne police typographique, nous ne serions

plus exposés à de telles pertes littéraires ni aux regrets ni au ralentissement du progrès intellectuel qu'elles occasionnent.

Mais c'est à l'Académie Canadienne qu'il appartient de dicter aux auteurs futurs, les conditions d'impression et de distribution de leurs ouvrages. A elle d'aviser aux moyens de protéger notre fortune littéraire, qui est un dépôt national dont elle a la garde.

Et croyez-vous que les grandes corportions de ville, de village, les compagnies importantes les fabriques, les maisons de commerce, tous les bureaux à régistres en un mot, ne s'empresseront pas de se procurer des livres en papier d'amiante ?

Hommes d'affaires ! je vous prie de donner toute votre attention à cette question ; elle en vaut la peine. A tout hasard, èt sans vouloir capter vos esprits le moins du monde, je vous déclare ce que j'en pense. Une manufacture de papier d'amiante installée à Colraine, dans des conditions étudiées, pesées et muries par des cerveaux bien équilibrés, avec les moyens pécuniaires à l'appui, devient une source de richesses surprenantes, par le monopole forcé qu'elle exercera.

J'en reste là pour le moment. Je ne suis qu'un semeur d'idées : à d'autres de les féconder, pour que nos enfants y trouvent une récolte. C'est par ces échanges de service, d'intelligence et quelquefois de cœur, que la civilisation vit et s'affirme. Dieu arrange ensuite tout cela.

Seulement, il y a des semeurs qui sèment toujours sans jamais récolter, comme il y a des

moissonneurs qui engrangent toujours sans jamais semer. Laissez faire ! La répartition se fera plus tard ; à chacun le sien, dans les greniers de l'Eternel.

Pour ma part, j'avoue que j'ai une confiance entière en sa comptabilité. Ses livres, j'en suis sûr, sont en papier d'amiante !

***

Vous avez vu qu'en France, les savants, les journalistes, les autorités municipales et politiques concourent avec l'industrie pour mettre en lumière par l'étude et des expériences répétées, notre chrysotile canadienne. Voici que l'armée et la marine veulent en faire de la charpie pour l'usage des hôpitaux et le pansement des blessés sur le champ de bataille. C'est une idée d'économie tout à fait plausible. L'amiante en bourre réunit toutes les qualités de la meilleure charpie, et de plus elle est impérissable. Elle peut servir dix, vingt, cent fois et toujours, en la purifiant au feu.

Un de mes amis, M. Edouard Fréchette m'a raconté, qu'étant un jour avec un parti d'arpenteurs occupé à relever la ligne provinciale, entre les deux provinces de Québec et d'Ontario, le feu prit de nuit à leur tente et la consuma entièrement avec une partie de leurs chaussettes et de leurs hardes. Et c'était au cœur de l'hiver, et le parti était campé sur les bords du lac Témiscamingue; à plus de deux cents milles des derniers établissements. Inutile de vous parler des souffrances qu'ils eurent à endurer avant d'arriver aux habitations. Ils ont failli tous périr d'épuisement et de froid. Et ces ac-

cidents se répètent plus souvent qu'on ne le pense. Ils seraient évités, ou en serait doublement à l'abri, si on avait des tentes tissées d'amiante au lieu de chanvre ou de coton. Les chasseurs pourraient en profiter aussi bien que les arpenteurs. Essayons-en, perfectionnons le tissu d'amiante, et les armées elles-mêmes finiront par l'adopter dans la confection de leurs tentes. Qui sait si, un jour ou l'autre, on n'en fera pas des voiles de navires ?

Les cordons des appareils de sauvetage au cas d'incendie, les câbles dont les pompiers ou les sapeurs font usage devraient tous être en filin d'amiante. Le simple bon sens l'impose.

— Au feu! au feu! à ce cri, nos pompiers obéissent comme s'ils étaient mus par des ressorts. Ils sont tous des hommes d'élite, rivalisant de valeur entre eux. Leurs pompes sont parfaitement entretenues et leur promptitude au service est aussi admirable que leur courage porté jusqu'à l'imprudence, dans la lutte humanitaire contre le terrible élément.

Ce n'est pas le lieu de faire la peinture d'un incendie. Ces tableaux là se produisent trop souvent dans leur effrayante réalité pour qu'on se permette de les retracer d'imagination, dans le but de faire valoir un coup de plume ou de crayon.

Mais par exemple, je me suis demandé plus d'une fois, en voyant de généreux pompiers tomber victimes de leur courage, poussé jusqu'au dévouement, les uns brûlés à mort, d'autres défigurés ou infirmes pour la vie, si des habits tissés d'amiante, à trame serrée, doublés en flocons pressés du même minéral, avec du

jour entre l'étoffe et la doublure permettant à l'air d'y circuler, ne les protégeraient pas contre le feu, de manière à leur permettre de pénétrer au cœur même des brasiers les plus ardents ? Il va sans dire que gants, chaussures et casques seraient de même matière, à l'avenant. Aux trous des yeux, le mica remplacerait les verres. L'air serait servi au moyen d'une pompe absolument semblable à celle des plongeurs, communiquant au heaume, par un tube à garniture d'amiante. L'invention en vaut la peine, et je ne doute pas que tentée en divers endroits elle finira par réussir. Alors, nous aurons les travailleurs du feu, de vraies salamandres, comme nous avons les travailleurs de la mer—les plongeurs, de vrais batraciens, dans leur scaphandre.

Un incendie de ville combattu par les pompes représente la lutte d'un serpent contre un lion. Quoi de plus semblable à un serpent, que la hausse déroulant ses anneaux dans les rues et dardant sa tête au cœur même du brasier ? Le lion *Incendie* à crinière de flammes, se tord, rugit et recule devant ce terrible adversaire. Mais désormais, avec sa carapace incombustible, son casque aux yeux flamboyants, à forme fantastique, le pompier figurerait le dragon de la fable sur cette scène terrifiante. Serpent et dragon s'aidant étoufferaient promptement le lion, lui arracheraient nombre de victimes et sauveraient des valeurs incalculables.

Par les expériences faites récemment à Paris, au grand soleil de la publicité, je vois qu'on a voulu éprouver la force de résistance de la peinture et du papier d'amiante, à l'action du

feu. L'épreuve a réussi à l'admiration des spectateurs arrivés incrédules et sortis enthousiastes. On ne parait pas y avoir essayé de tissus. Il s'en fabrique pourtant en Europe, avec de véritable amiante ! On aura probablement craint de les exposer à la rivalité de la chrysotile du *canadian rock*, qui nous permet de compter, que les tisserands français ne tarderont pas à en produire d'admirables articles d'utilité et de fantaisie. Il suffit pour cela, que des capitalistes viennent constater ici, *de visù*, que nous pouvons leur fournir la matière première en quantité inépuisable. Je leur tends les deux mains, je les appelle de ma plus douce voix : qu'ils nous arrivent aux premiers jours du printemps et je me fais fort de les renvoyer édifiés et convaincus.

Bientôt vous verrez que M. le Dr Reed a raison, lorsqu'il prétend, que " *la chrysotile peut remplacer avantageusement le coton, le chanvre, le lin, la laine et la soie.*"

Oh ! par exemple ! nous aurons une révolution commerciale effrayante, le jour où l'amiante arrivera à détrôner le *Roi Coton* et la *Reine Soie*, en même temps qu'elle brisera la navette des ouvriers *Chanvre* et *Lin* et fera tomber la quenouille des mains de la vieille bourgeoise *Laine*.

Le raisonnement de la position est des plus simples, le voici !

Dans le monde civilisé d'Europe et d'Amérique, parmi les populations sémétiques mêmes de l'Asie, le vêtement est au moins de convenance lorsqu'il n'est pas de nécessité absolue. Dans les climats rigoureux, le vêtement se double de l'habillement. A trente et quelques

degrés de froid on a besoin de s'envelopper dans une peau d'ours ou de buffalo. Force est de renoncer à la mode de la feuille de vigne. Si les enfants de la mère Eve sont si frileux, c'est que, parait-il, sa faute a jeté dn froid entre le ciel et eux.

Dans nos régions septentrionales, entre les 45 et 60me parallèles, il nous faut nous vêtir et nous habiller, tout comme il nous faut manger pour vivre. C'est de rigueur ?

Il est vrai que les Esquimaux, nos compatriotes sans le savoir et les plus avancés........ vers le pôle Arctique, ne sont pas particuliers sur leur linge : mais quand ils iront voter, dans les villages, les villes, les comtés,—que le génie du colonel Rhodes fera surgir de leur territoire, il leur faudra se vêtir au moins d'une chemise, —pour avoir le droit de marcher ensuite en électeurs consciencieux, les mains dans leurs poches.

Il est également vrai, que les Sioux, les Pawnies, les Cris, les Pieds-Noirs et autres *ejusdem farinae de blé de sarrazin*, se couvrent de peaux de bêtes plutôt que de cotonnades. Encore, affectionnent-ils la chemise et le surtout de calicot :—que le *Indiennes* savent particulièrement faire valoir, puisqu'elles lui ont donné leur nom :—mais ces citoyens forcés, ces électeurs de l'avenir sont en dehors de notre cercle.

La ceinture du globe terrestre—par mesure de cinquante et jusqu'à soixante degrés de chaque côté de l'Equateur—en admettant des franges, est tissée de coton, de lin et de chanvre. Je veux dire par là que sous ces latti-

tudes on se vêt et généralement on s'habille aussi.

Dans le monde civilisé auquel nous nous vantons d'appartenir, à l'ombre immense de la croix, l'homme peut se passer d'or, d'argent, de richesses, de palais, de tout ce qui fait le luxe matériel, il peut aussi se passer de beaux arts, de théâtre, de littérature, d'éloquence, de science de toute cette farce qu'on apdelle la gloire, perpétuée qar les historiens, des conteurs souvent ennuyeux ou menteurs ; mais il ne saurait se passer de foi d'abord, ensuite du bon sens qui découle de la foi, après, de pain pour se nourrir et enfin d'une chemise pour se couvrir et d'un habit pour la décence.

C'est entendu et compris du premier mot, sans qu'il soit besoin d'agrémenter une vérité de diamant, du strass de la rhétorique !

Or, le prix de revient de la chrysotile du Canada, est au plus de cinq sous à la livre. Avec l'emploi d'extracteurs perfectionnés, ce prix diminuera au lieu d'augmenter. La concurrence seule pourra le frire hausser, et cela prendra des années.

A ce compte, les producteurs du minéral brut réalisent des profits de cent pour cent en le vendant à dix sous la livre.

Pour broyer le minéral, le réduire en ouate propre à la filature, disons un sou par livre.

Pour fabriquer une étoffe, convenable à l'habillement du peuple, ajoutons neuf sous, une exagération bien entendu ! Car une livre devra courir un mètre au moins sur le métier.

Au prix de revient, prix fixé avec marge ; le mètre du drap d'amiante coûte un franc—ou

vingt sous. Il vous faut cinq mètres pour vous habiller, soit cinq francs, au prix de revient.

Accordons aux manufacturiers et aux commerçants, deux cents pour cent, pour frais de transport, emmagasinage, relations, retards, accidents, pertes, etc., ce doit être raisonnablement assez, n'est-ce pas ?

Avec cela, votre habillement ne vous coûte encore que $3.00.

En consentant à $5.00 de fournitures pour doublures, boutons, boutonnières, coupe et façon, je dépasse encore la note n'est-ce pas ?

Cependant, vous voilà habillé convenablement et solidement, des pieds à la tête, pour la somme de huit dollars !

Ajoutez, si cela vous convient, une chemise et six faux cols—valeur cinq francs ! deux paires de chaussettes—encore cinq francs.

Etes-vous assez beau comme cela ? Avec dix piastres ou cinquante francs, vous voilà vêtu chic, à plaire aux plus belles du canton, à séduire la Rosière, et surtout à braver l'air, la pluie, le soleil et les immondices. Que d'accidents dûs au sordide, qui disparaîtront au feu ! Soit végétales, comme le coton, le lin, le chanvre, soit animales, comme le crin, le poil, la laine ou la soie, les matières textiles nécessitent des frais d'installation et de culture considérables, une habitation, une propriété agricole, une plantation, de l'élevage et des soins constants ; en un mot une manutention coûteuse pour la production seule jusqu'aux portes de la fabrique.

Avec cela, que d'ennemis à redouter ! Que de maladies s'attaquent aux moutons, nos four-

nisseurs de laine! aux vers à soie dans les magnaneries! Que d'accidents atmosphériques causent la ruine des plantations de coton, des champs de lin et de chanvre! Une fois récoltés, engrangés, ils sont encore exposés aux fureurs de l'air et de ses tourmentes, de l'eau et du feu: ah oui! du feu surtout, qui non content de ronger le cœur de la terre, lui imprime trop souvent des morsures effrayantes, au sein ou à la face, que nous suffisons à peine à guérir de nos larmes.

En somme, je ne crois pas encourir une action en dommage, si je déclare que les éléments qui constituent notre globe font mauvais ménage, sont presque constamment en guerre entre eux. L'*air* attise le *feu*, que l'*eau* essaie d'éteindre, pendant que *la terre* inoffensive subit péniblement les conséquences de leur rage.

Villes, villages, palais, richesses issues du talent, de l'industrie, du commerce, du travail, de l'économie, du cœur, de l'amour, de l'avarice même, moissons, forêts, fruits, fleurs, tout y passe. Sur ces ruines, il reste l'homme, le Roi de la Terre, cherchant un débris, un tesson quelconque, pour y laisser couler ses pleurs, le prix des pots cassés.

—Aujourd'hui, le Feu règne en despote, en tyran. Il est impitoyable! C'est lui qui vient de bouleverser un monde dans l'archipel Océanique, et qui a pris un morceau de l'Océan même, pour en faire un linceul à cent mille hommes, c'est lui qui a renversé Ischia. Il fumait son cigarre par le Vésuve; Le sybaryte! fatigué sur sa couche, a changé de position et d'un coup d'épaule a renversé

une ville. A côté de lui, Gulliver, au milieu des Lilliputiens, n'est plus qu'un enfant.

—Mais laissez faire ! Ce monstre a trouvé une maîtresse et vous savez ou vous apprendrez, que l'amour est le tempéramment spécifique de la violence.

Il est dans les montagnes de Thetford et de Colraine, une petite fée qui cache son soulier dans les cendres des pins et des chênes. Ce soulier nous parait bien petit aujourd'hui, mais lorsque Cendrillon Amianto le montrera au tyran, vous verrez que Sa Majesté le Feu trouvera chaussure à son pied.

Jeune et joli garçon, vous êtes toiletté d'amiante, des pieds à la tête, sans même laisser un carreau libre à la place du cœur. Les savants reconnaissent que l'amiante résiste à tous les feux, sauf à celui de l'amour. Peine inutile alors que de gâter un habit pour livrer une tranchée ouverte sur une citadelle déjà rendue, ou à la veille de se rendre. Car, on a beau dire, il n'est pas de batterie plus irrésistible, quand on a vingt, trente, quarante, peut-être même cinquante ans, que deux beaux yeux chargés d'amour, ayant l'esprit pour canonnier. Il n'y a pas d'amiante qui tienne contre cela.

Nous ne sommes pas tous des muscadins, Dieu merci ! et la plupart de nos femmes ou de nos mères de famille savent couper un habit et travailler de l'aiguille. L'habit sera peut-être moins *fashionable*, mais en revanche il n'en sera que plus résistable, et de plus, il s'en émanera un parfum d'affection qui fait du bien au cœur. Cet habit là ne coûtera, bien sûr, pas plus de cinq piastres et il vaudra mieux que celui de

dix. Tous deux résisteront également au feu de l'allumette, de la pipe, comme au feu du tonnerre.

L'habit d'amiante, c'est déjà quelque chose sans doute, mais songez donc à l'application de ce minéral comme peinture incombustible aux murs et aux toitures de nos maisons, aux boiseries intérieures, aux planchers et aux plafonds ! Décidément, il n'y aura plus que cette peinture là ! Les assurances contre le feu en frémissent jusque dans la moëlle de leurs os.

Et les rideaux et les tapis, et les couvertures de meubles, et la lingerie donc ! Vous voyez cela d'ici !

La lingerie ! fait énorme pour les séminaires, les couvents, les collèges, les hôpitaux, les palais, les hôtels, fait immense pour toutes les familles !

Nappes, serviettes, essuie-mains, draps de lit, couvre-pieds, broguets d'enfant, jupons, cotillons, robes, chemises mêmes, tout est en amiante !

Et plus de laveuses maussades, au nez fin, plus de buanderies, plus de Chinois ! On lave son linge sale en famille, en causant gaiement, autour du *feu* qui fait la besogne de *l'eau*. Le tyran n'est plus qu'un esclave.

Quant aux tissus fins, aux soieries, à la passementerie, ce n'est pas notre affaire. Objets de fantaisie ou de luxe, les fabricants sauront toujours les faire payer un haut prix, à la vanité, ou si vous l'aimez mieux, à la bêtise humaine. Je ne men plaindrai pas, parce que sans le savoir, ils serviront d'annonce *au Million de l'Amiante.*

CONCLUSION.

Je ne doute pas que les solitudes de Colraine seront bientot abondamment peuplées. Un plateau d'une centaine d'arpents en superficie offre, au sud-est du Lac Noir une assiette naturelle pour l'installation d'un village, dans un endroit des plus pittoresques et à proximité du chemin de fer.

Sur les bords du lac même, s'étend une lisière de terre arable de plus de cent âcres, en dehors de la région des mines, où chaque ouvrier pourrait avoir maison et jardinet.

Déjà, la compagnie minière de Colraine a fait bâtir un joli hôtel à deux étages avec mansardes : elle a également construit près du lac un mouliu à scier le bois pour l'exploitation de ses produits forestiers.

Thetford est un village prospère, quoiqu'il ait été balayé par le feu après deux années d'existence. Ce village né de l'amiante a été dévoré d'une seule bouchée par l'incendie, en face de l'amiante même. En renaissant de ses cendres il s'est rebâti en bois comme de plus belle, lorsqu'il avait sous la main des montagnes de moëllons de serpentine qui feraient l'ornement de nos plus beaux édifices.

Les mines de Thetford jouissent d'un crédit

nérité sur les marchés d'Europe et d'Amérique.

Mais ces faits me touchent peu pour l'heure. 'ayant en vue que de démontrer la supériorité e la chrysotile sur l'amiante et d'établir qu'elle eut fournir la matière première en quantité oulue à toutes les industries qui s'y rattachent u qui pourront être créées à l'avenir en rapport avec elle Ai-je atteint mon but? Suis-je ompris de mes lecteurs? Je n'ose m'en flatter, ais je l'espère. A tout hasard, j'ai rempli une che honnête en essayant de faire connaître à étranger comme à mes concitoyens ce nouvel ément de richesse pour la patrie. Et si je isais erreur, on n'aurait rien à me reprocher, r je suis réellement convaincu, quand je dis ue " l'*amiante c'est le million.*"

Nos gouvernements font les plus grands forts pour inviter les émigrants d'Europe de nne classe à venir prendre place parmi nous, ils s'évertuent à trouver les moyens de retenir nos populations ou de rapatrier ceux de nos mpatriotes partis aux Etats-Unis ou ailleurs. oici des montagnes à éventrer, à déchiqueter, s masses de coton-pierre à broyer, à mettre étoupe, à filer, à tisser, à fabriquer de mille ons, autant de tentations pour le capital et travail utile. Ce coton là peut bâtir des les, tel qu'il est aujourd'hui. Manipulé par dustrie, il fera plus que bâtir des villes, il gmentera notre richesse nationale, grossira s rangs de travailleurs utiles, et rappellera sein de la patrie, ceux d'entre nous, et iis

sont nombreux, qui trouvent que le son de l'or le plus pur ne flatte pas l'oreille comme le son de la cloche fêlée du clocher de la paroisse natale.

Je sais que nos gouvernements font de leur mieux, par leurs rapports officiels, par de nombreuses brochures dont ils encouragent la publication, et qu'ils distribuent largement, dans le but louable de faire valoir notre pays. Les derniers rapports du Département et surtout le rapport de l'hon commissaire des Terres sont une preuve de cette généreuse volonté, aussi complète que féconde. En prêtant de l'encouragement aux hommes d'étude, aux chercheurs, aux curieux qui fécondent l'idée patriotique, qui tracent le sillon souvent pénible de l'inspiration, ils se montrent dignes de leur position de gouvernants. Le général commandant une armée doit tenir compte des informations de la plus humble des vedettes. C'est à cette condition qu'il veille partout, qu'il protège ses forces et qu'il prépare la victoire.

Après m'être livré, durant les quatre dernières années à l'étude de nos mines de chrysotyle des cantons de l'Est, j'ai lieu de croire qu'on ne me taxera pas d'intrusion ou de présomption, si je mêle ces quelgues lignes aux informations déjà données par le gouvernement.

Encore une fois, je ne suis ni géologue, ni minéralogiste, mais j'ai la conscience que ce que je viens d'écrire est vrai. Et voilà !

***

Sic vos non vobis disait Virgile s'adressant aux abeilles : *vous faites du miel* et ce n'est pas vous

qui le mangez. Ce mot s'applique à juste point à la province de Québec en regard de la Puissance du Canada. Nous attirons ici des abeilles, nous en formons des ruches, elles font du miel, mais c'est la Puissance qui le recueille en dessous dans le tiroir des douanes.

Pour un flot d'or qui s'épanche annuellement de la caisse provinciale, au profit de la colonisation, de l'industrie minière et agricole, du développement général de nos ressources, il n'y rentre que quelques mille dollars péniblement déversés sur la capitation, qui représente à peine nos frais humanitaires de charité, d'hôpitaux, d'instruction, d'éducation, de justice, de protection et nullement nos frais politiques et d'initiative. *Sic vos non vobis mellificatis apes.* Cependant, le Trésorier de la province, l'hon. M. Robertson, tout en soupirant n'hésite pas au sacrifice.

" Nous avons, disait-il, dans son dernier exposé financier, un vaste champ d'exploitation et d'établissement dans les terres incultes de la province. Quoique nous n'en retirions pas un revenu direct considérable, la richesse publique s'accroit néanmoins d'autant et l'industrie des populations y prépare de nouveaux marchés pour nos manufactures."

Va pour la colonisation, mais pour ce qui est des mines, c'est autre chose.

Les mines de minéraux économiques, les seuls dont il soit question ici sont des boites ou paniers à ruches tout préparés, que nous devons mettre sur le marché et vendre à notre compte.

Il s'agit d'abord de connaître nos mines, d'en

fixer les limites, de se renseigner sur leur richesse, afin de ne pas vendre chat en poche, afin de stipuler au marché avec connaissance de cause.

Or, on ne peut arriver à ce point de connaissance relativement exacte, que par des explorations ordonnées et sous les instructions du gouvernement.

Au cours de diverses excursions que j'ai faites dans nos forêts et sur nos terres incultes, j'ai découvert nombre de minéraux exploitables avec profit dans les cantons de l'Est, dans les profondeurs des comtés de Bellechasse, Montmagny, l'Islet et Témiscouata, et à mon avis le gouvernement devrait s'enquérir de leur valeur présente, plus encore pour ses intérêts propres que pour ceux des spéculateurs et des capitalistes, et ceux des travailleurs. J'écrivais en 1881, la note suivante :

" Pour le moment, ne nous occupons que de la mine du canton *Mailloux*, où M. Caron vient de toucher une veine,--qui promet. Afin de ne dérouter personne, disons de suite, que cette mine *de Mailloux*, est généralement connue sous le nom de *Buton*,— que Buton est un abréviatif français de " *Ashburton*,"—que l'endroit principal est généralement désigné comme *Saint-Paul du Buton*, quoique ce soit *Saint-Paul de Montminy*. Les noms que le peuple donne prévalent toujours, dans les commencements, sur ceux de la géographie et du monde officiel. Les mines dont je parle sont à l'entrée de la région minière, que je viens de signaler. Les terres y sont ouvertes et établies ; on s'y rend en carosse, soit de Montmagny, soit de Saint-Pierre.

Maintenant, est-ce du cuivre ? est-ce du fer ? est-ce de l'argent ? est-ce de l'or ? que contient cette veine quartzeuse de Mailloux ? je l'ignore, mais ce qui ne me fait aucun doute, c'est qu'il existe là des dépôts de minérai d'une grande valeur, qui méritent toute l'attention et surtout *l'intérêt* des capitalistes.

Ce n'est pas le lieu de signaler de simples indices qui se rencontrent à chaque pas dans ces endroits,—d'amphibole, de manganèse, d'antimoine, de cuivre, etc., de mentionner non plus la présence réelle et abondante de l'ardoise, de la plombagine et de masses énormes de pierres meulières, je me bornerai à parler du mercure sous une forme anecdotique et en apparence légère, mais au fond d'un cachet vraiment sérieux.

M. Hough, maître-cocher de Québec, se trouvant un jour chez son ami *Paul*, le chef Huron de Lorette, avise une bouteille, placée quelque part sur un meuble, la saisit de la main pour en lire l'étiquette. "Saperlotte ! s'écrie-t-il, voilà une liqueur concentrée, qui peut s'appeler concentrée par exemple si l'on en juge par le poids ! Et la bouteille n'est qu'à moitié ! Qu'as-tu donc là-dedans, Paul ?

Je n'en sais trop rien ; c'est une espèce de *sirop d'argent*, qu'un de nos chasseurs a rapporté de la forêt, à sa dernière chasse. Vous pouvez en goûter si le cœur vous en dit, " et Paul avance un verre en souriant.

—Tu sais bien que je ne bois d'aucune liqueur quelconque.

—Versez-en tout de même dans ce verre.

Un flot métallique argenté tomba, plutôt qu'il ne coula dans le verre.

—Mais c'est du vif-argent ! du mercure ! Paul ! Tu ne dois pas traiter souvent tes amis avec cette liqueur-là ; car, ceux qui y goûteraient ne porteraient pas loin ta renommée d'homme large et hospitalier. Dans cette bouteille, tu as de quoi empoisonner, et de reste, toute la nation huronne et tous tes amis du dehors, qui sont pourtant nombreux comme tu sais.

—Je m'en suis un peu douté, et c'est pour cela que je la ménage, que je n'en offre qu'à mes intimes. comme vous M. Hough !

—Grand merci de la politesse : mais dans quelle région du pays, et comment ce mercure a-t-il été recueilli ?

Si j'ai bien compris mon homme ce doit être dans les bois, en arrière de Montmagny ou de l'Islet.

—Mais, on ne l'a pas trouvé ainsi, à l'état natif ?

—Pardon Monsieur, voici du moins ce que Thomas, un de nos sauvages, m'a raconté sur cette découverte. Il faisait la chasse, l'été passé, lui, Thomas, avec son beau-frère et la femme de ce dernier, sœur de Thomas, dans les profondeurs des comtés de Témiscouata, l'Islet et Montmagny, les anciens terrains de chasse des Hurons, encore assez joliment peuplés d'orignaux, de caribous, d'ours et de castors, pour permettre à un homme de capacité, d'y gagner sa vie. Comme ils remontaient d'en bas, par un beau jour du mois d'août, ils s'arrêtèrent sur les bords d'un lac où ils avaient remarqué de nombreuses pistes de caribous. Pendant

que les hommes courraient les bois, la bonne femme préparait la gargotte. L'eau du lac étant vaseuse près des rives, elle se mit en quête d'une source ou d'un ruisseau. Des sources et des ruisseaux, on en trouve, paraît-il, à tous les deux ou trois arpents, dans ces endroits. Elle en eût trouvé dix au besoin, mais elle s'arrêta à la première source qui attira son attention, parce qu'elle *crachait des pois d'argent.* L'eau était courante et claire, elle en prit ce qu'il lui fallait pour sa cuisine, puis, comme elle avait du temps à elle, que de sitôt les chasseurs ne reviendraient au camp, elle s'amusa à poursuivre ces goutelettes brillantes, qui se brisaient, s'émiettaient, s'égrénaient d'une façon étrange, puis se réunissaient, s'absorbaient sans se grouper pour former une masse, un poids extraordinaire.

Elle en recueillit ainsi une quantité assez considérable, avec un plat. Rendue au camp, elle transvasa cette matière dans la bouteille que vous voyez, et qu'elle m'a apportée en arrivant, à titre de curiosité. Maintenant, vous en savez aussi long que moi. Que vous en semble ?

—Il me semble tout simplement que les sauvages ont découvert là une fortune. Pourrais-tu faire venir Thomas ou la bonne femme ici ?

Rien de plus facile. Aie ! Petit Louis ! dis donc à Thomas que Tallé le demande !

A huit jours de là, le grand chef Paul, M. Hough et Thomas étaient rendus au *Buton*, à la recherche de la source *qui crache des pois d'argent.*

Les recherches se poursuivirent plus tard. Des capitalistes de la Basse-Ville de Québec

préparèrent une exploration, à grands frais, sous la conduite d'un savant minéralogiste mandé à cette fin, d'Angleterre. L'exploration eut lieu ; le savant recueillit, dans un morne, plusieurs sacs d'une poudre d'un gris roux, qu'il rapporta jusqu'à Lévis, où il mourut soudainement, frappé d'apoplexie ou empoisonné.

Après avoir enlevé son corps on chercha les sacs........ et on ne les trouva point.

Ces sacs contenaient-ils du cinabre ?

Je le crois, d'autres l'ont cru avant moi, d'autres le croiront encore après moi, jusqu'à ce que la découverte du précieux minéral vienne confirmer cette croyance.

—M. Hubert Larue prenait ces indices au sérieux, au point de vue de la science : il les expliquait et poussait à la poursuite de l'entreprise.

J'en parle avec connaissance de cause, pour l'avoir consulté et pour m'être rendu ensuite sur le terrain, à deux reprises différentes, et y avoir passé plusieurs semaines à explorer ou, pour mieux dire, en termes de mineur, à *prospecter*.

Manquant d'expérience, n'ayant jamais vu de mines de mercure ou de cinabre, allant sur la dictée assez vague de mes livres, je n'ai pas réussi. Toutefois je reste convaincu que *l'anguille m'a brûlé*, que j'ai passé à deux pas du pot aux roses. Et volontiers, je tenterais de nouveau la trouvaille avec des hommes experts.

Dans mes explorations, je n'ai dépassé le *Lac des Vases* que de quelques arpents. Une exploration bien entendue devrait dépasser le lac Leverrier, visiter le lac de la Frontière et des-

cendre jusque vers les profondeurs de Témiscouata. Cette région contient des richesses minières incalculables.

Mon guide, un indien d'origine Huronne, n'a pas rempli ses promesses. Excellent homme sous tous rapports, il partageait néanmoins les préjugés de sa race sur le danger pour eux de révéler aux blancs des gisements de minéraux précieux.

Au sujet de la découverte des mines de mercure, je me demande s'il n'y avait pas autrefois en Europe, des sauvages comme nous en avons en Amérique, défiants et soucieux de cacher les secrets des richesses de la nature ; je me le demande, parce que je vois, par l'histoire, que les mines de mercure d'Idria, en Autriche, ont été découvertes en 1497, et qu'elles n'ont été exploitées qu'en 1575, près d'un siècle plus tard ?

Comment les mines d'Idria avaient-elles été découvertes ? Par hasard, comme la plupart des mines du reste, comme les mines d'or de la Californie, dans l'écluse d'un moulin, comme les mines d'Australie qu'un forçat mit au jour en grattant le sol du bout de son bâton, comme le mercure des cantons frontières de Montmagny aura été découvert par cette vieille sauvagesse, à notre bénéfice et avantage. Toujours le *sic vos non vobis*.

Un berger d'Idria se trouvant au bord d'un ruisseau, y dépose un baquet qu'il y laisse pendant quelques heures. Lorsqu'il vient le reprendre, il est tout surpris de trouver au fond des grains brillants insaisissables, comme il n'en avait jamais vus. Ce vase est conservé dans le musée d'Idria. Si jamais nous découvrons des

mines de mercure en arrière de Montmagny, il nous faudra loger dans un de nos musées, l'écuelle de notre *sauvagesse*. L'eût-on perdue ou détruite, il serait toujours facile de la remplacer par une autre, frime pratiquée généralement par les fripons archéologues d'Europe. Mais qu'avons-nous à faire de ces hochets de la curiosité humaine ?

L'Autriche ramasse des millions dans ses mines de mercure d'Idria :

L'Espagne puise dans les mines de mercure d'Almaden, la meilleure part et le plus sûr de son revenu.

Les mines de mercure de la Californie sont plus profitables à l'Etat que les mines d'or.

Après cela, ne paraîtra-t-il pas raisonnable, que nous nous mettions un peu en frais, pour poursuivre la recherche du mercure, déjà tentée par diverses personnes, dans un but d'intérêt particulier, pour la poursuivre, dis-je, dans l'intérêt de l'Etat, dans le but louable d'améliorer notre condition financière ? Je pose humblement cette question à nos gouvernants ?

Je n'entretiens aucun doute, que tout le long des " Montagnes Blanches " cet énorme chevron, qui, dans la charpente du globe relie le système des Alleghanys à celui des Laurentides en passant par dessous le golfe Saint-Laurent, il se trouve des quantités considérables de chrysotile dont l'existence est ignorée, mais que la présence de la serpentine sur les hauteurs accuse évidemment.

Or, le gouvernement possède dans cette région, de vastes terrains non concédés, qui pren-

draient une plus value énorme, par la découverte de la chrysotile et du mercure.

Car, je ne partage nullement l'avis du Dr Reed, lorsqu'il veut que le gouvernement vende " *ses terrains amiantifères au prix de* $1.00 *l'âcre.*"

Il est de ces terrains qui valent plus de $1.000 l'âcre : voire ceux de Thetford par exemple. Les compagnies qui en font l'exploitation ont acquis pour quelques centaines de piastres, ces rochers dont l'Etat était heureux de se débarasser, et qui ne se vendraient pas aujourd'hui, à moins de plusieurs centaines de mille piastres. Les six mille âcres de la compagnie minière de Colraine se trouvent dans les mêmes conditions. Vendus à raison de $1.00 l'âcre, soit $6,000 pour le tout, il y a encore peu d'années, ils valent, le tout ensemble, et presque sans exploitation, déjà plus d'un million de piastres.

On va crier à la spéculation, de la part du gouvernement ! Et pourquoi le gouvernement ne tirerait-il pas parti de ses biens ? Pourquoi ne mettrait-il pas à l'enchère des mines d'amiante comme il fait des limites à bois, comme il fait de ses mines de phosphate ? Qui l'empêcherait d'exploiter ou d'affermer ses mines de mercure ? comme cela se pratique en Autriche, en Espagne et en d'autres Etats de l'Europe ?

A mon humble avis, il est d'urgence que le gouvernement se renseigne sans tarder, sur l'étendue des gisements amiantifères et de mercure des cantons de l'Est et des profondeurs des comtés de la rive sud, sur leur richesse probable, sur leur position géographique en rapport avec les voies de communication, etc., etc.

Pour ce faire, il faut des explorations. Chaque parti d'exploration devrait être muni d'échantillons de minéraux divers—notamment d'amiante, de cinabre, de phosphate, de galène, de manganèse et d'antimoine, qui seraient distribués entre les hommes. Afin de créer l'émulation, une généreuse récompense serait accordée à celui qui ferait une découverte importante bien constatée et rapportée par le chef du parti.

De campement en campement, les hommes seraient envoyés dans diverses directions et prospecteraient ainsi en quelques mois une vaste étendue de pays. Un seul parti pourrait parcourir en quatre ou cinq mois toute la lisière de forêt comprise entre le comté de Bellechasse et celui de Rimouski, à partir des derniers établissements jusqu'aux frontières. Bien sûr, le cinabre est là: et le cinabre autant que la chrysotile, *c'est le million.*

A. N. MONTPETIT.

Chaque
échan-
nt d'a-
galène,
ent dis-
l'ému-
t accor-
impor-
chef du

mes se-
et pros-
e vaste
ait par-
lisière
echasse
ers éta-
sûr, le
que la

PETIT.